

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

Présentée et soutenue le 29 *août* 1843,

Par LOUIS QUEYRAT,

né à Maymanat (Creuse).

INFLUENCE PHYSIOLOGIQUE ET PATHOLOGIQUE DE L'UTÉRUS ET DES OVAIRES SUR LE PHYSIQUE ET SUR LE MORAL DE LA FEMME.

I. — Qu'est-ce qu'un parenchyme?

II. — Quelles sont les maladies qui peuvent simuler la hernie inguinale? Indiquer le diagnostic différentiel.

III. — Influence électrique entre deux corps électrisés.

IV. — Des aphthes.

(Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.)

PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

1843

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, DOYEN.	MM.
Anatomie	BRESCHET.
Physiologie	PIERRE BÉRARD, Président.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	(1)
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie et chimie organique	DUMAS.
Hygiène	ROYER-COLLARD.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. GERDY aîné.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. PIORRY, Examinateur.
Anatomie pathologique	CRUVEILHIER.
Pathologie et thérapeutique générales	ANDRAL.
Opérations et appareils	BLANDIN.
Thérapeutique et matière médicale	TROUSSEAU.
Médecine légale	ADELON.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. CHOMEL. BOUILLAUD. ROSTAN.
Clinique chirurgicale	ROUX. J. CLOQUET. VELPEAU. AUGUSTE BÉRARD.
Clinique d'accouchements	P. DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MM. BARTH.
BAUDRIMONT.
CAZENAVE.
CHASSAIGNAC.
DENONVILLIERS.
J. V. GERDY.
GOURAUD.
HUGUIER.
LARREY.
LEGROUX.

MM. LENOIR, Examinateur.
MAISSIAT, Examinateur.
MALGAIGNE.
MARTINS.
MIALHE.
MONNERET.
NÉLATON.
NONAT.
SESTIER.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

(1) M. PELLETAN, Professeur en retraite.

A MON PÈRE, A MA MÈRE,

A MES AMIS.

L. QUEYRAT.

INFLUENCE PHYSIOLOGIQUE ET PATHOLOGIQUE

DE L'UTÉRUS ET DES OVAIRES

SUR

LE PHYSIQUE ET LE MORAL DE LA FEMME.

> Nous entrerons dans ces détails... avec cette indifférence philosophique qui détruit tout sentiment dans l'expression, et ne laisse aux mots que leur simple signification.
>
> (BUFFON.)

Chacun des êtres de la nature a pour destination spéciale celle de concourir à la conservation de son espèce, par la reproduction d'individus semblables à lui-même, ou par son concours à cette fonction. En conséquence de cette mission à remplir, il a reçu des organes *ad hoc,* et dont la réaction sur le reste de l'organisme est telle, qu'elle le revêt de tous les caractères et de tous les attributs propres à dénoncer chez lui cette destination; de sorte qu'on pourrait dire de tous les individus adultes qu'ils ne sont tels qu'ils sont que par l'influence de leurs organes génitaux, comme Hippocrate a dit pour la femme : *Propter uterum mulier id est quod est.* La vérité de cette assertion devient évidente, si l'on met en parallèle deux individus de même espèce parvenus l'un et l'autre à l'âge des adultes, et s'étant développés, l'un avec ses organes génitaux, et l'autre privé de ces organes.

Cette influence des organes de la génération, étudiée chez la femme

dans les diverses phases de la vie et dans les modifications que peut subir l'organisme, fera le sujet de cette dissertation.

Chacun des individus de l'espèce humaine est créé mâle ou femelle, c'est-à-dire avec des organes spéciaux conformes au rôle qu'il doit jouer dans le grand acte de la conservation de l'espèce. Ces organes restent, pendant la durée de l'enfance, dans un état rudimentaire, et ne s'accroissent qu'autant que le corps s'accroît lui-même, et cet, accroissement est-il encore proportionnellement moindre, de façon qu'ils semblent ne participer qu'à demi à la nutrition générale. La nature, qui hâte le développement de chaque partie en raison directe de son utilité, avait un double but dans ce retard relatif : le premier, de soustraire l'individu à une excitation prématurée et inutile, que n'eût pas manqué de lui apporter une nutrition abondante de ces parties; le second, de lui réserver une somme plus forte de tonicité et de sensibilité pour l'époque de la puberté. Aussi, jusqu'à ce moment l'influence sexuelle est-elle nulle, et les deux sexes ne diffèrent réellement l'un de l'autre que par la conformation matérielle des organes génitaux; ils se rapprochent tellement, du reste, qu'à peine laisseraient-ils entre eux un étroit juste-milieu pour loger l'hermaphrodite, s'il existait. Les parties génitales, chez l'enfant, ne sont donc en quelque sorte que des prédispositions à la sexualité. Le sexe ne se prononce réellement que lorsque les organes qui en sont la base deviennent aptes à la reproduction. Quand arrive l'époque où ces organes sortent de leur léthargie, les différences se nuancent, les caractères distinctifs se dessinent, et l'influence organique agit selon la nature du sexe.

Lorsque la jeune fille a pris un certain accroissement, que l'organisme est disposé selon les vœux de la nature, la nutrition s'opère plus spécialement sur l'appareil génital. Les ovaires se développent rapidement, les vésicules de Graaf se forment, et ces parties fondamentales de la sexualité féminine réagissent avec force sur les autres parties génitales : l'utérus, sous cette influence, admet dans ses tissus un fluide plus abondant et plus nutritif, augmente de volume, tant par le sang dont il s'imbibe que par celui qu'il s'assimile, et se dispose

par là à devenir le régulateur de la santé, l'indicateur de la faculté sexuelle, et le conservateur du produit de la conception. Le clitoris, le vagin, les grandes et petites lèvres, prennent chacun leur accroissement spécial, les follicules sébacés se développent, le mont de Vénus arrondit son éminence, et ces parties, nues alors qu'elles étaient sans usage, s'entourent d'un abri protecteur de leur sensibilité dès lors qu'elles se sont perfectionnées et qu'elles peuvent arriver à leur destination. L'apparition des menstrues vient couronner ce travail de la nature. Tels sont à peu près les symptômes généraux qui caractérisent la puberté physique de la femme, quant aux organes sexuels.

Quoique la mue en soit moins sensible que chez l'homme, la voix de la jeune femme pubère ne laisse pas que de se modifier. Elle prend un timbre plus hardi, plus prononcé, augmente d'étendue, et acquiert de l'harmonie. Ce changement dans les sons dépend du changement qui s'est opéré dans l'instrument qui les produit : le larynx, en effet, a doublé de calibre, ses cartilages, comme ceux de la trachée, ont pris de la consistance, le poumon se développe, les parois de ses vésicules deviennent plus épaisses et un peu moins larges, sa contractilité propre plus forte, et la respiration plus large. Ainsi la puissance ovarique ne se borne pas à la perfection des organes générateurs, elle veut encore mettre l'économie entière en harmonie avec l'état actuel ou à venir de ces organes ; à mesure qu'elle se prononce, elle envoie sympathiquement son tribut de réaction à tous les points de l'organisme, et spécialement à ceux qui doivent le plus immédiatement prêter leur concours à la conservation du produit de la conception. Les mamelles, ces annexes précieuses du système génital, ne tardent pas à participer à ce réveil de la nature, et à éprouver leurs modifications ; les granulations en deviennent plus apparentes et forment une masse plus considérable et plus compacte, les vaisseaux galactophores et les sinus augmentent de capacité, leurs parois s'épaississent, les mamelons proéminent et s'entourent d'une aréole, le tissu cellulaire qui les unit devient plus ferme et plus compacte ; une couche épaisse de tissu cellulaire graisseux enveloppe l'extérieur de la glande, en rem-

plit les anfractuosités, dessine ses contours, l'embellit et la protége à la fois ; une sécrétion séreuse s'y établit, bien faible, il est vrai, mais avant-courrière d'une sécrétion plus importante par la quantité et l'utilité de ses produits.

Le système osseux marche rapidement à sa perfection : il devient plus dense et plus résistant, le thorax s'agrandit, l'occiput devient saillant, la colonne vertébrale s'allonge, et c'est de cet allongement que dépend surtout l'accroissement en taille de la jeune fille; le bassin, qui jusqu'alors différait à peine de celui du jeune garçon, s'élargit dans tous les sens, les hanches proéminent et dépassent la largeur des épaules, le col des fémurs s'allonge et prend une direction plus horizontale, les trochanters se soudent plus intimement; enfin l'axe de l'os entier suit une ligne oblique en dedans, et les genoux se rapprochent. Les mailles du tissu adipeux sous-cutané se remplissent de graisse, nivellent les dépressions et les saillies musculaires, et donnent à la femme ce potelé gracieux qui caractérise ses formes et ses contours. Les organes de la circulation, le cœur, les artères, surtout les artères utérines, acquièrent plus de capacité. Les yeux et les traits de la physionomie, qui, naguère encore, dénonçaient l'enfance, présentent dans leur ensemble cette nuance différente, sensible, mais indescriptible, qui témoigne de la sexualité; mais de tous les phénomènes de cette révolution progressive, le plus important et le plus utile à l'évolution sexuelle est sans contredit le développement du cerveau ; et sans parler des affections que les pensées érotiques et les sensations voluptueuses y font naître, il éprouve encore, sous la médiation des ovaires, une modification matérielle dans son organisation : le cervelet en est spécialement le siége. Destiné à présider le système génital, il en reçoit la première impulsion, hâte son accroissement en raison directe de son utilité, influe à son tour sur les parties génitales, et de cette influence réciproque et bien équilibrée résulte la perfection des facultés génératrices; mais il ne se développe qu'autant qu'il a subi la réaction des organes sexuels, et, comme nous le verrons plus tard, il reste

stationnaire, ou plutôt s'atrophie à l'époque de la puberté, chez la jeune fille dont les ovaires manquent ou sont atrophiés dès le bas âge.

L'apparition des menstrues, dont nous avons déjà parlé, est le fait le plus caractéristique de la puberté, et le plus frappant pour la jeune fille; lorsque les ovaires se sont développés à l'époque voulue par la nature, que l'économie entière et l'utérus surtout ont obéi à leur influence, sous cette même influence, secondée par les efforts de l'organisme entier, la matrice se congestionne et donne bientôt la nouvelle officielle de l'émancipation des organes sexuels; un écoulement sanguin a lieu par la vulve, reparaît plus ou moins abondant à une époque plus ou moins rapprochée, trois semaines à un mois ordinairement, quelquefois plus longtemps, puis se régularise en reparaissant périodiquement après le même intervalle, le plus souvent sans trouble dans l'économie, sans désordre dans la santé. D'autres fois ce développement rapide des organes de la génération produit des effets remarquables sur l'*habitus* de la jeune fille. La santé semble s'altérer, la face pâlit, les forces s'affaiblissent, un malaise général domine, une douleur particulière se fait sentir du côté de l'encéphale, et le développement somatique du corps s'arrête, l'intelligence est paresseuse, le physique et le moral sont plongés dans une torpeur douloureuse : c'est qu'alors le système génital dérive vers soi et accapare tous les bienfaits de la nutrition et de l'innervation au préjudice des autres organes de l'économie, et l'état général anormal n'est que l'expression du besoin de nutrition et de stimulation. Tels sont les principaux phénomènes qui caractérisent la puberté physique de la femme. Heureux le beau sexe s'il n'éprouvait jamais de symptômes plus graves, mais le contraire a lieu, comme nous le verrons plus tard, lorsque nous en rechercherons les causes.

De si grands changements dans le matériel de l'individu ne pouvaient pas intervenir sans que l'intellect eût aussi son progrès. Un nouvel ordre de pensées vient compléter ce changement, et différencier la femme nubile de la femme enfant; les hochets

qui la charmaient, la poupée que, naguère encore, elle berçait et qu'elle personnifiait en quelque sorte, sont retombés pour elle dans leur mesquine réalité; ses pensées d'autrefois, ses rêves d'enfant ne sont plus que des souvenirs qu'elle prend en quelque sorte en pitié : le cerveau s'est accru, et l'intelligence avec lui. A la suite d'une innervation plus puissante, les organes sexuels sont devenus le siége d'une sensibilité plus exquise, entretenue par l'afflux plus considérable du sang; un nouveau sens, pour ainsi dire, s'y est manifesté, de nouveaux besoins relatifs à cette sensibilité s'y sont fait sentir. Cet état d'éveil a dû nécessairement réagir sur le cerveau et lui apporter des matériaux propres à la combinaison et à l'élaboration de nouvelles pensées. Aussi, dès ce moment son intelligence démontre qu'elle s'est ouverte à une nouvelle série de connaissances, qu'elle a acquis une sorte d'expérience; elle est devenue raisonnable. Elle comprend pourquoi on la blâmait, lorsque, sans conséquence, elle prononçait certaines expressions, voit pourquoi elles sont contraires aux mœurs; elle a compris la décence, et sait en quoi elle diffère de l'immoralité. Ces expressions, ces gestes, dont sa candeur ne pouvait lui rendre un compte exact, elle ne les entend ou ne les voit plus sans rougir, car à la candeur a succédé un autre sentiment; résumant en quelque sorte tout ce qu'elle a vu, tout ce qu'elle a entendu, l'appliquant, comme une théorie, à tout ce qu'elle éprouve, elle a eu soudain connaissance de l'arbre de la science du bien et du mal, connaissance timide et discrète qu'elle déguise autant que possible, mais que trahissent sa physionomie et son maintien au moindre mot équivoque qu'elle entend. Ce nouveau sentiment, c'est la pudeur. Ainsi, la timidité propre au jeune âge, la connaissance du bien et du mal produite par l'émancipation des organes sexuels, constituent la pudeur. Cette belle vertu de jeune fille, cette jolie parure n'est pas de tous les moments, elle n'est de mise que devant témoins. Ainsi, telle pensée qui la fait rougir devant le monde est pourtant celle avec laquelle elle s'endort et qu'elle caresse dans ses songes; loin de ceux qui pourraient interpréter la cause de ses préoccupations, elle s'abandonne à ses rêve-

ries; un besoin intérieur, un désir vague, un appel de la nature que son intelligence n'a pas raisonné, la poussent à son insu à remplir le but où doit tendre la perfection qu'elle vient d'acquérir; une puissance instinctive l'entraîne vers l'être qui doit y concourir... C'est la nature qui lui demande son tribut de coopération à la conservation de son espèce, c'est l'amour dans toute sa pureté, c'est l'amour organique, non encore électif, l'amour dans lequel la réflexion et le calcul ne sont pas intervenus. C'est l'époque de la vie où la jeune fille est plus particulièrement bonne, aimante, sensible, compatissante et généreuse. Elle affectionne surtout les jeunes enfants, trouve auprès d'eux un charme indéfinissable, les caresse avec effusion, sans songer que, par ces douces émotions, son cœur prélude aux sentiments de la maternité.

Avec ces phénomènes, tant physiques que moraux, mettons en parallèle ce qui se passe, ou plutôt ce qui ne se passe pas, chez l'individu portant extérieurement l'apparence de l'organisation féminine, mais privé d'ovaires, ou n'ayant que des ovaires atrophiés. Cet individu, cette femme, puisqu'il faut lui donner un sexe, n'offrira aucun des inconvénients qu'éprouvent beaucoup de jeunes filles vers l'âge de treize à quinze ans; mais aussi elle n'aura aucun de leurs avantages. L'utérus existât-il avec toutes les autres annexes des parties génitales, elle n'aura jamais aucun des attributs de la sexualité. L'utérus, s'il existe, les grandes et les petites lèvres, ne se développeront pas; le mont de Vénus et le pourtour de la vulve, comme objets inutiles, ne seront pas protégés par le système pileux, les mamelles, par un tissu cellulaire dense et compacte, et ces organes resteront stationnaires; la voix conservera un timbre enfantin, la colonne vertébrale ne s'allongera pas, et conséquemment l'individu n'aura qu'une courte stature; le bassin peu incliné, étroit par rapport aux épaules, le col du fémur plus vertical, plus court, l'axe des fémurs moins incliné en dedans, laisseront à la femme une attitude masculine, que sembleront compléter les saillies anguleuses des muscles non nivelées par le tissu cellulaire graisseux; les yeux seront sans expression, et

l'ensemble de la face ne portera que les traits d'un enfant; pas de molimen menstruel, pas d'écoulement périodique. Le cerveau, n'éprouvant aucune stimulation, reste dans une sorte de torpeur; l'innervation est faible, le système musculaire sans énergie, le cervelet, sur lequel ne réagit point l'influence ovarique, ne prend pas de développement, et la partie osseuse qui lui correspond ne proémine pas; enfin, tous les signes négatifs de la sexualité, l'eunucisme féminin.

Le moral, si immédiatement sous l'influence du physique, en forme le digne pendant. Aucun sentiment généreux ne germe chez ces êtres disgraciés, les sentiments de famille même leur sont étrangers, leurs caresses ne sont que le produit de l'imitation et du calcul; l'amour, l'amitié, la reconnaissance sont remplacés chez eux par l'envie et l'égoïsme... Comme c'est de l'influence sexuelle que dépendent les plus beaux sentiments de notre humanité, ceux d'amour, de paternité et de maternité, sentiments spécialement conservateurs, il ne doit pas paraître étonnant de ne pas les rencontrer chez des individus mutilés qui n'auront pas de postérité à conserver. La nature a dû être conséquente avec elle-même; si elle les a rayés du livre des êtres normaux pour les reléguer au rang des monstres, elle n'a dû rien exiger d'eux en faveur de la classe privilégiée, et elle a permis que s'ils avaient quelques sentiments actifs, ils ne profitassent qu'à eux-mêmes: elle les a dégagés des facultés amatives, qui n'eussent été pour eux que des qualités inutiles, et dont le résultat eût été de leur rendre la vie plus amère, en leur faisant mieux sentir leur impuissance.

Pour compléter l'histoire des faits qui se passent vers l'époque de la puberté sans produire d'accidents morbides, il nous reste à parler des individus réputés hermaphrodites; nous disons réputés, car nous ne croyons pas à la possibilité de l'hermaphrodisme dans l'espèce humaine. Il est vrai que l'on a rencontré des individus porteurs de testicules et d'ovaires à la fois; mais ces organes, dans un cas, n'étaient qu'à l'état rudimentaire; dans un autre, les testicules seuls avaient

un certain développement; dans un autre, c'étaient les ovaires ; mais je ne sache pas que jamais on ait trouvé sur le même individu des testicules aptes à féconder, et des ovaires aptes à être fécondés, conditions nécessaires pour l'existence de l'hermaphrodisme, conditions indispensables d'une double sexualité. Quels que soient les organes qui prédominent, l'organisme obéira à leur impulsion, et l'individu sera exclusivement du sexe propre aux organes dont il subira l'influence, et en portera le cachet caractéristique, si cette influence s'est fait sentir à temps. Ceux qui n'ont que des ovaires et des testicules atrophiés doivent nécessairement se ranger parmi les êtres neutres.

L'apparition des règles ne se fait pas toujours dans les circonstances favorables dont nous avons parlé plus haut. Lorsqu'il existe quelques difficultés à cet écoulement, les efforts que fait la nature pour les vaincre exposent la jeune fille à des affections infiniment variées : la face devient rouge et brûlante, la fièvre survient et s'accompagne de céphalalgie, le sommeil est agité, les malades se réveillent en sursaut, terrifiées par des rêves bizarres et pénibles, les mamelles sont le siége de douleurs passagères, vives et lancinantes, la circulation est activée, la jeune fille éprouve de la pesanteur et de la douleur dans l'abdomen, des tiraillements dans les lombes et dans les aines, des douleurs épigastriques, des nausées, des vomissements; son appétit devient presque nul, elle devient triste, acariâtre, capricieuse, fuyant la société, etc. etc. Nous allons nous occuper de quelques-unes des causes de ces phénomènes, et nous arrêter sur quelques points principaux.

Développement imparfait de l'utérus coïncidant avec le développement complet des ovaires.

Les auteurs qui se sont occupés des maladies de la puberté de la femme n'ont pas, ce me semble, assez insisté sur l'action puissante des ovaires dans la production de ces maladies; ils ne les ont pas considérés comme agissant indépendamment des autres parties

sexuelles, et de l'utérus spécialement; ne considérant que l'influence du système génital en masse, ou attribuant à l'utérus toute la prépondérance; manière de voir qui a dû faire naître des suppositions hasardées pour expliquer la maladie, conduire à des contradictions dans le traitement, et par suite à des accidents pour les malades. Nous sommes loin d'avoir la prétention de combler cette lacune, seulement nous osons manifester le désir que les personnes qui sont en position d'observer et d'expérimenter ne dédaignent pas de s'occuper d'un phénomène qui, dans son application à l'interprétation des accidents morbides, donnerait peut-être des résultats heureux pour l'humanité. Nous ne faisons qu'émettre une opinion déduite de quelques faits soumis à notre observation.

Les ovaires sont, comme nous l'avons déjà dit, la base de la sexualité de la femme; ils sont le cerveau du système génital. Sans eux, toutes les autres parties de ce système, fussent-elles normalement conformées, seraient insuffisantes pour doter des attributs de la sexualité l'individu qui semblait, par son extérieur, devoir être femme. Ces deux organes, ou même un seul, peuvent, sans le concours de leurs annexes, caractériser l'économie des principaux traits de la puberté. En effet, que l'utérus soit atrophié, qu'il manque partiellement, ou même en totalité, comme on en a vu des exemples, l'évolution sexuelle ne sera pas enrayée, pourvu que les ovaires soient bien développés, et la femme prendra son développement normal. Le bassin, le pubis, la vulve, les mamelles, seront caractérisés sexuellement; l'instinct génital, la tendance à la reproduction se feront sentir, et le besoin de l'évacuation cataméniale pourra se prononcer périodiquement; mais les approches de l'autre sexe seront infructueuses, et l'évacuation menstruelle, si elle a lieu, ne pourra se faire que par une voie insolite. Retranchons au contraire les ovaires chez une femme même pubère, elle perdra tous les priviléges de son sexe; on a des exemples à la preuve, et n'en eût-on pas, les résultats des mutilations qu'on exerce tous les jours sur certaines femelles d'animaux domestiques seraient une induction suffisante pour le constater.

Tandis que les ovaires n'ont pas acquis un certain développement qu'ils n'ont pas reçu une certaine somme d'innervation, de même qu'ils n'ont aucune action physiologique, ils n'ont aussi aucune aptitude à produire des désordres morbides ; l'utérus est dans le même cas, vu qu'il est subordonné à la puissance des ovaires, et n'agit que sous leur médiation; leur peu d'activité les soustrait aux inflammations et aux accidents qui peuvent en être la suite. Aussi est-il très-rare de rencontrer quelques maladies dont le début ait précédé l'évolution sexuelle. Quand le développement somatique est en harmonie avec celui des ovaires et de l'utérus, et qu'aucune cause extérieure ne vient interrompre leur rapport, les phénomènes de la puberté se manifestent, et les menstrues s'établissent sans désordre; mais il peut se faire que les ovaires soient parvenus à leur perfection, et que l'utérus soit encore imparfait, et partant incapable de se prêter aux besoins actuels de l'économie, à la sécrétion et à l'excrétion périodiques : il se manifeste alors des accidents dont on ne doit chercher la cause que dans ce manque d'harmonie de organes sexuels entre eux, et dans l'action du molimen sur l'utérus, et sa tendance à arriver à son but par d'autres voies.

Au mois d'avril 1837, je fus appelé auprès d'une jeune femme arrivant à Paris avec son mari, qui exerçait la profession de maçon. La taille de cette jeune femme était à peu près de 4 pieds, 8 à 9 pouces, les joues étaient pleines, les formes arrondies, l'embonpoint bienséant, et les seins développés ; elle avait seize ans et n'était pas encore réglée ; depuis longtemps elle éprouvait une céphalalgie qui revenait par intervalles et durait de cinq à huit jours ; elle avait eu deux ou trois fois des épistaxis qui, disait-elle, l'avaient soulagée : pendant la durée de la céphalalgie la face s'injectait, les conjonctives devenaient rouges; elle éprouvait dans l'hypogastre des douleurs vagues, dont elle ne pouvait pas bien localiser le point de départ, et qui s'étaient montrées plus intenses depuis son mariage; elle devenait triste, rêveuse, morose et capricieuse; rien ne lui plaisait, les sujets de distraction qu'on cherchait à lui donner la fatiguaient tour à tour ;

elle dormait peu et d'un sommeil agité, se réveillait en sursaut, s'ennuyait, et demandait à son mari qu'il la laissât retourner auprès de sa famille; l'appétit était peu prononcé, la digestion pénible; la constipation, depuis quelque temps, était pour elle un état habituel; elle disait avoir perdu beaucoup de son embonpoint : un herboriste avait prescrit et vendu de l'armoise; la fièvre était survenue, et lorsque nous la vîmes, la céphalalgie était intense, la face rouge, et les douleurs abdominales très-vives; son âge, sa complexion caractérisée sexuellement, sa position de femme mariée, avec l'absence des menstrues, nous firent supposer *a priori* un obstacle mécanique à cette évacuation, et nous obtînmes, non sans beaucoup de peine, l'autorisation de nous en assurer. Les signes extérieurs de la sexualité des parties génitales nous parurent en harmonie avec l'*habitus corporis;* mais à l'exploration nous trouvâmes l'utérus peu proéminent dans le vagin et très-mobile : on ne pouvait atteindre que le museau de tanche, et ce n'était qu'avec certains efforts qu'on pouvait palper le col qui fuyait devant le doigt, de sorte qu'un moment nous le prîmes pour une tumeur anomale; mais un examen plus complet nous démontra que c'était la matrice. Le peu de développement de cet organe nous donna la solution du problème que nous cherchions : par lui nous expliquâmes l'aménie. Ce retard d'un organe important de l'appareil génital, comparé à l'état général qui portait partout l'empreinte de la sexualité, nous fit énoncer un pronostic fâcheux, qui heureusement ne se réalisa pas. La malade retourna à la campagne, éprouva encore des alternatives de bien-être et de souffrances, et les règles marquèrent l'hiver d'après au mois de février, manquèrent quelques époques, puis avec le temps finirent par se régulariser ; tous les symptômes morbides disparurent au fur et à mesure que les règles devinrent plus abondantes et plus régulières, et elle revint à Paris deux ans après, n'éprouvant plus d'accidents de ce côté. Je l'avais perdue de vue lorsque je fus invité à aller lui donner des soins et à cacher la nature de la maladie : elle avait une blennorrhagie. Je pus me convaincre, à l'examen, des changements qui s'étaient opérés chez cette jeune

femme : l'utérus avait pris un développement qui semblait être double, le col était beaucoup plus proéminent, très-palpable au fond du vagin et ne fuyant plus sous une legère pression; son volume était normal.

Ce fait et quelques nouvelles observations nous ont porté à penser que le molimen menstruel dépendait principalement des ovaires; que l'utérus a quelquefois besoin de subir longtemps l'influence de la force sexuelle pour s'accroître, devenir perméable, se perfectionner au point de devenir l'émonctoire cataménial; que, du défaut de développement simultané de l'utérus et des ovaires, et de l'inaptitude de l'utérus à sécréter le sang menstruel, lorsque l'évacuation en est devenue nécessaire, peuvent résulter de graves désordres; que les emménagogues sont d'excellents moyens pour faire empirer le mal en soumettant l'utérus à une congestion douloureuse dont il ne saurait se débarrasser, vu son état passif. On voit souvent des femmes dont la menstruation a été difficile et douloureuse jusqu'à la première grossesse, et qui après ont été bien réglées, parce que l'ampliation qu'a subie l'utérus pendant la gestation, l'excitation et l'hypertrophie momentanée dont il a été le siége ont contribué à sa perfection. La plupart des maladies de jeunes filles, telles que l'hémoptysie, l'hématémèse, épistaxis, érysipèle, lichen, urticaire, les affections herpétiques occupant spécialement les seins, le pourtour de la vulve, le haut des cuisses, peuvent laisser soupçonner l'inaptitude de l'utérus à sécréter le sang menstruel; car, dans quelques cas de vices de conformation, d'absence de l'utérus, de monstruosités de cet organe, de contractions spasmodiques, de peu de perméabilité des vaisseaux capillaires, d'obstacles mécaniques, on observe les mêmes phénomènes : aussi sommes-nous porté à croire que, dans le plus grand nombre des cas, les accidents moliméniques qui surviennent chez les jeunes filles bien développées et bien portantes du reste, dépendent d'une cause analogue; car nous ne concevons pas les traits caractéristiques de la puberté sans une influence puissante des ovaires, cette influence des ovaires, sans que le molimen se porte vers l'utérus sans but pré-

destiné ; et quand l'excrétion n'a pas lieu, ou bien est suppléée par une hémorrhagie ou toute autre affection , n'est-on pas en droit de supposer un obstacle à son évacuation par son lieu de prédilection ? Plus l'influence moliménique sera forte, et plus, si elle ne produit pas le flux sanguin, plus, dis-je, il y aura de chance pour qu'il y ait réaction sur les autres organes.

De pareils obstacles à la menstruation produisent des désordres d'autant plus prononcés, que l'organisme est mieux développé. Sous l'influence des efforts continus de la nature, l'utérus peut se congestionner, s'irriter, et une métrite en être la suite. Si l'écoulement menstruel, chez un sujet pléthorique, tend à se faire par la muqueuse bronchique, et ne s'effectue pas, le poumon s'injecte, s'engoue, la respiration devient difficile, et une pneumonie se développe sous la médiation de cette cause irritante; dans les cas où la congestion sera moins forte, l'irritation ne pourra pas produire une maladie aiguë ; mais, pour peu que dure la cause stimulante chez une jeune fille ayant des dispositions à la tuberculisation, elle hâtera le développement des éléments de la phthisie pulmonaire, que l'établissement des facultés sexuelles ne pourra pas détruire. Le système nerveux et ses dépendances peuvent en recevoir de graves atteintes : on voit les méninges s'enflammer, et l'on sait combien est grave le pronostic de ces maladies, tant pour leurs effets immédiats, que pour ceux qui peuvent persister après leur guérison ; le centre nerveux lui-même se congestionne, et il est à croire qu'il s'y fait parfois des épanchements : mais, de quelque manière qu'il soit impressionné, il n'est pas moins vrai qu'on a vu des convulsions, la paralysie, la catalepsie, la chorée, le cauchemar, le somnambulisme, sous l'influence du molimen menstruel, enrayés ; et si parfois ces phénomènes morbides ont persisté, cela prouve seulement que des prédispositions innées ou héréditaires s'étaient développées occasionnellement par l'intervention de la puberté ; des cas assez nombreux de guérison après la régularisation des menstrues portent à croire que dans ces cas les accidents nerveux n'étaient que symptomatiques.

Les désordres intellectuels et moraux ne sont pas moins remarquables; ils sont d'autant plus prononcés et plus funestes, que les obstacles au libre établissement des règles persistent plus longtemps. Outre les petites variations du caractère, les alternatives capricieuses de gaieté et de tristesse, d'affection et d'antipathie pour le même objet, de craintes continuelles, de goûts dépravés qui les portent à user d'aliments nuisibles et dégoûtants, la raison et l'intelligence semblent encore être sous le servage d'une sorte de fatalité : les jeunes filles se portent parfois à des actes répréhensibles, qu'elles désapprouvent, mais où elles sont entraînées malgré elles; la haine, la vengeance, l'amour s'exaltent également sans motifs plausibles; on voit survenir la folie, la manie, manie du vol, du suicide, du martyre, de l'incendie; la nymphomanie et ses conséquences si funestes à cette époque de la vie, l'onanisme surtout, dont les effets réunis à l'organisme des parties sexuelles peuvent produire dans les centres nerveux des désordres irréparables. Notons qu'un sixième des femmes qui deviennent folles éprouvent cet accident avant leur vingtième année, c'est-à-dire dans cette phase de la vie où les difficultés à l'établissement ou au libre cours de la menstruation jouent un rôle si puissant. Nous ne prétendons pas affirmer pourtant que ces phénomènes aient constamment pour cause le manque d'harmonie entre l'utérus et les ovaires; toujours est-il qu'on est en droit de le supposer lorsqu'ils se montrent chez une jeune fille non réglée, et qu'ils disparaissent après l'évacuation mensuelle; du reste, nous ne voulons pas traiter des causes des maladies des femmes, mais nous prenons une de ces causes, et nous en signalons les effets.

Développement précoce des ovaires par rapport à celui du corps entier.

Les ovaires peuvent s'être développés très-rapidement, quelle qu'en soit la cause, et l'organisation de la jeune fille avoir été lente à obéir aux premières impulsions de ces organes, de sorte qu'ils ont acquis

leur perfection avant que le corps ait revêtu les caractères de la sexualité (c'est dans ces cas que l'on a vu de jeunes filles non menstruées, impubères par les apparences, concevoir et devenir mères); et ce brusque changement, qui semblait devoir troubler l'harmonie qui règne entre le système sexuel et le système de la vie de conservation, cette puissance des ovaires qui se manifeste par des signes si énergiques dans le cas où l'économie a pris un accroissement sanctionné par la puberté, ne se traduisent par aucun phénomène morbide, par aucune modification apparente chez la jeune fille dont l'économie n'est pas encore assez mûre pour que la puberté puisse s'y greffer. Cependant le molimen a lieu, et c'est la résistance de l'utérus et le défaut de réaction de la part de l'organisme qui l'empêchent de produire l'écoulement périodique; et s'il ne cause pas de troubles du côté de la matrice, s'il ne se traduit pas par des hémorrhagies sur les membranes muqueuses ou par le cortége des symptômes qui se prononcent à l'époque de la puberté, c'est que la dépense nécessaire au produit du molimen est répartie sur l'organisme, et destinée à la nutrition et au perfectionnement de l'économie; ce qui tend à le prouver, c'est que, chez la jeune fille dont l'utérus hyposthénique ne résiste pas à ce faible molimen, tout développement cesse aussitôt que le flux menstruel a paru; la puberté est enrayée, et ne reprend sa marche que lorsque l'écoulement périodique ne reparaît plus. Le molimen, ou l'influence des ovaires propres à produire les règles, ne se manifeste donc réellement que lorsque le corps a subi l'impulsion sexuelle plus ou moins longtemps. Dans tous les cas, cette puissance précoce qui n'agit que dans les circonstances favorables pour caractériser sexuellement le corps de la jeune fille, contribue du moins beaucoup à son accroissement. Sur le cadavre d'une jeune fille de treize ans, qui avait beaucoup grandi depuis un an, nous avons vu les ovaires et l'utérus bien développés, sans que pourtant les signes de la puberté se fussent manifestés au dehors. Les formes étaient encore indécises, les glandes mammaires à leur état rudimentaire, et le pubis sans aucune apparence de végétation pileuse. Dans des cas semblables, l'accroissement porte égale-

ment sur toutes les parties de l'économie, tandis que l'accroissement en taille, qui a eu lieu lorsque l'économie est apte à subir la puberté, et pendant le développement des phénomènes de cette évolution, consiste principalement dans l'élongation de la colonne vertébrale.

Quelquefois cependant cette émancipation précoce des organes de la génération détermine l'éruption des règles; mais c'est ordinairement chez les jeunes filles d'une santé faible, et qui ont été soumises à des causes débilitantes, telles que l'habitation dans les lieux sombres, humides, mal aérés, le défaut d'exercice, l'usage d'aliments malsains ou corrompus, stimulants et peu nutritifs, l'usage des boissons alcooliques, les lectures et les contemplations érotiques, l'habitude de l'onanisme, et toutes les causes physiques ou morales qui stimulent momentanément et épuisent l'organisme. Dans ces cas, ce n'est pas à la force sexuelle, à l'énergie du molimen qu'il faut attribuer l'écoulement menstruel, mais bien à l'état général, et surtout à l'hyposthénie de la matrice ; et c'est en attaquant les conditions dans lesquelles cette hyposthénie se maintient qu'on peut faire cesser l'écoulement périodique anormal.

Excepté par la périodicité, le liquide excrété ne ressemble nullement au produit du molimen normal; les caractères physiques en diffèrentes sentiellement : il est plus fluide, plus séreux, parfois blanchâtre ou jaune sale, rarement d'une teinte rosée ; il est âcre, irritant, déterminant l'érythème des parties avec lesquelles il se trouve en contact ; il s'accompagne de sensations de chaleur et de cuisson à la vulve et dans le vagin; il n'en diffère pas moins sous le rapport des phénomènes précurseurs et des symptômes concomitants; il est le plus souvent précédé de la prostration des forces, de chaleur et de sécheresse de la peau, de sécheresse de la langue, de soif vive, de douleurs épigastriques, de tension et de sensibilité de l'abdomen, de douleurs sus-pubiennes s'exaspérant à la plus légère pression, et s'irradiant à la partie supérieure des cuisses. L'intensité de ces symptômes est parfois telle, que l'on serait porté à croire à une métro-péritonite. L'apparition du flux périodique atténue peu à peu l'intensité de ces symptômes,

et, à mesure que l'époque de la périodicité s'éloigne, la malade reprend sa chétive santé ordinaire pour commencer bientôt les mêmes souffrances. La santé de la malade est d'autant plus exposée, que la quantité et la durée de l'écoulement sont plus considérables. Lorsqu'il est de courte durée et peu abondant, la nutrition peut encore subvenir aux dépenses que cette perte entraîne, et contre-balancer quelque temps l'effet des causes d'épuisement. Mais il n'en est pas toujours ainsi : lorsque l'écoulement est abondant et de longue durée, la maigreur, la perte des forces s'accompagnent de fièvre hectique, l'estomac, compromis comme le reste de l'organisme, ne remplit plus ses fonctions, les diarrhées colliquatives précipitent le marasme, l'épuisement, la fin. Son appartion prématurée est surtout funeste aux sujets chez lesquels la nutrition languit ou ne s'opère qu'imparfaitement, tels que les jeunes personnes entachées de vice scrofuleux, scorbutique ou rachitique : pour peu que dure cet écoulement, elles arrivent promptement à la cachexie; mais le pronostic en est toujours grave : quelles que soient les conditions dans lesquelles il surprend les jeunes filles, quelque petite que soit la partie matérielle qu'il leur fait éprouver, il arrête le développement du corps, empêche les organes où il a son siége de réagir sexuellement sur l'économie; les forces de l'organisme finissent par s'épuiser, les forces sexuelles s'éteignent, et la chlorose est le moindre danger auquel on puisse s'attendre.

Le développement précoce des ovaires peut enfin, dans quelques cas (heureusement rares), et sous l'influence de conditions spéciales, imprimer prématurément à l'économie les caractères de la sexualité. Ces cas se rencontrent lorsqu'à une grande activité des organes générateurs se joint encore l'excitation de ces organes par l'habitude de l'onanisme et des rêveries amoureuses, et que par suite ils dérivent vers eux les produits de la nutrition; ils réagissent alors plus particulièrement sur les parties complémentaires de la sexualité qui sont le plus immédiatement sous leur dépendance, hâtent leur évolution au détriment du reste de l'organisme, qui subit une sorte d'arrêt de développement, enfin concentrent la nutrition sur le système sexuel.

Cette concentration fait que la jeune fille présente un ensemble disproportionné, mélangé des attributs de l'enfance et des caractères de la puberté. Ainsi la taille est petite, la face enfantine, les musclessaillants, anguleux, tandis que les mamelles sont volumineuses, l'occiput proéminent, la vulve revêtue de tous ses attributs.

Les caractères sexuels dans quelques parties sont exagérés, non-seulement relativement à l'individu, mais encore par rapport au sexe. Ainsi le clitoris prend quelquefois un développement tel, qu'il atteint les dimensions du pénis. Le bassin offre des phénomènes de développement très-importants à connaître, pour la prévision de certains accidents : quel que soit le mode d'action de la sexualité sur lui, toujours est-il qu'il profite de l'excès de force de l'influence génitale, augmente de volume, et agrandit ses diamètres au point de rendre quelquefois la gestation impossible, et dans tous les cas l'accouchement dangereux. Notons encore que, même dans l'état de vacuité, l'utérus n'ayant pas de point d'appui, le prolapsus de cet organe devient presque indispensable. Cette exagération des caractères sexuels est quelquefois portée si loin, que l'accroissement ultérieur des autres parties ne peut pas effacer entièrement la disproportion préalablement établie.

Développement tardif des ovaires.

Les ovaires peuvent aussi avoir leur développement tardif, et si nous cherchions les causes générales qui président à ce retard, nous les trouverions dans une alimentation insuffisante, peu tonique, le défaut d'éducation et de fréquentation des personnes des deux sexes, les maladies chroniques, l'habitation dans des contrées froides, humides, marécageuses, solitaires, l'absence des causes physiques et morales qui peuvent agir sur ces organes, l'excès du travail, etc. Nous voyons, en effet, que les filles des pays chauds sont nubiles beaucoup plus tôt que celles de nos climats, et celles des climats

tempérés, beaucoup plus tôt que celles des contrées du Nord; nous voyons également que, à température égale, les filles des villes sont réglées plus tôt que celles des campagnes : c'est que la nourriture des campagnes est loin d'être aussi succulente, aussi excitante que celle des villes; les campagnardes n'ont pas sans cesse sous les yeux des lectures romanesques, des exemples d'amourettes ; partant, l'imagination, l'imitation ont moins de prise sur leur intelligence; elles n'ont pas non plus les confidences, les causeries amoureuses, et les habitudes de l'onanisme, etc..., toutes causes qui sont propres à hâter l'émancipation sexuelle ; mais nous ne devons nous occuper ici que des effets dont les ovaires sont causes. Comme le développement précoce, le développement tardif a ses inconvénients. En effet, l'âge de la puberté étant une époque d'accroissement et de configuration par l'influence sexuelle, de consolidation par l'âge du sujet, si les organes de la génération ne se font pas sentir, ceux qui se développent et qui se forment sous leur médiation resteront avec leur apparence primitive, et la consolidation aura lieu quand même; et quand plus tard la puberté se fera sentir, elle sera impuissante à modifier des formes définitives, et l'individu restera avec une stature non caractérisé, selon son sexe. C'est surtout sur la charpente osseuse que le vice de cette organisation se fait sentir, et c'est de son état que l'on peut déduire le pronostic le plus important. Le corps des vertèbres reste plus court, l'occiput est moins saillant que chez la femme sexuellement développée; partant, la hauteur de l'ensemble qu'elles constituent par leur superposition moins considérable, les membres pelviens plus allongés proportionnellement, le col du fémur plus droit et moins long, l'axe du corps de cet os plus vertical, les genoux plus écartés.

Si étroitement uni aux organes de la génération par toutes sortes de rapports, si immédiatement placé sous leur influence, tandis qu'il est susceptible d'accroissement, si attentif à leur première impulsion, qu'il semble comprendre leur destination et se développer dans cette

prévision de l'avenir, le bassin de la femme se consolide dans la forme qu'il a acquise sans leur participation, se moule sur des diamètres étroits, maintient la direction verticale de l'axe de ses détroits, et n'obéit plus à l'impulsion tardive que tendraient à lui donner les facultés sexuelles plus tard réveillées. Il résulte de cette sorte d'arrêt de développement du système osseux, de cette atrésie du bassin, que les cavités thoraciques et abdominales ont moins d'étendue, et que les parties molles venant à s'accroître par la réaction des organes sexuels dont l'augmentation de volume alors rétrécira encore l'espace, les organes splanchniques seront refoulés dans des limites trop étroites, pourront être gênés dans leur développement et leurs fonctions, et gêneront peut-être l'évolution sexuelle. Dans tous les cas, ce qui arrive nécessairement, c'est que ces organes, n'ayant pas assez d'espace en longueur, se dédommagent sur la largeur, et font proéminer les parois antérieures et latérales de l'abdomen, le rebord inférieur des côtes : aussi la taille n'a-t-elle pas cette élégance de coupe et de proportion qu'on admire chez la femme normale. Le bassin, trop peu incliné, trop étroit, par rapport aux épaules, la direction des membres inférieurs, les saillies musculaires, donnent à la femme une attitude et un aspect masculins ; mais là n'est pas encore le plus grand inconvénient : l'atrésie du bassin, quand elle ne gênerait en rien le développement sexuel des organes génitaux, et même le développement de l'utérus pendant la gestation, ce qui est rare, est toujours un grand malheur pour l'époque de l'accouchement, qu'elle rend impossible par les moyens ordinaires. Ce défaut d'ampleur du bassin met la femme dans la cruelle nécessité, ou de résister à ses penchants, et de ne pas mettre en usage ses dispositions sexuelles, instinctives et procréatives, ce qui n'est pas facile, ou d'encourir le danger de l'opération césarienne, presque toujours mortelle. Comme, en général, le défaut d'activité des ovaires n'entraîne pas de désordres bien prononcés et bien apparents dant la santé de la jeune fille, les parents n'y font pas attention, le défaut d'ampleur devient indélébile, et le

praticien n'est appelé à le constater que lorsque la gestation pénible ou l'accouchement difficile font naître les inquiétudes de la famille, c'est-à-dire lorsqu'il n'est plus temps de remédier à la direction vicieuse de ces organes, et qu'on se trouve dans la nécessité de recourir aux moyens extrêmes pour avoir quelque chance de conserver la vie; tandis que, consulté quelques années plus tôt, le praticien aurait, par des moyens indiqués par les circonstances, pu diriger les efforts de la nature du côté des organes sexuels, les faire sortir de leur léthargie, et leur donner à temps la force de caractériser l'économie, de la modifier suivant les besoins et les exigences des divers phénomènes de la reproduction. Les parties molles semblent mieux disposées à obéir à l'influence génitale, quoique tardive; aussi les mamelles, le tissu cellulaire, le système pileux, le clitoris, le mont de Vénus se développent encore, quoique l'âge ordinaire de la puberté soit passé; mais notons que ces caractères sont, en général, beaucoup moins prononcés, l'utérus surtout se développe beaucoup moins. Nous ne saurions affirmer qu'il en fût toujours ainsi; mais dans quelques cas que nous avons eu occasion d'observer, nous avons trouvé cet organe plus petit, facilement dépressible, très-mobile, et peu proéminent dans le vagin. Les règles s'établissent difficilement, sont peu abondantes et douloureuses à chaque fois qu'elles se renouvellent, leur éruption est souvent précédée de divers accidents nerveux, de prostration, de douleurs abdominales intenses, et peuvent, par suite de la difficulté qu'elles éprouvent à se faire jour à travers l'utérus, produire des affections inflammatoires sur les poumons, les plèvres, les méninges, le foie, etc., les diverses affections de la peau que l'on observe dans les cas de difficultés de la menstruation.

Défaut d'énergie des ovaires à l'époque ordinaire de la puberté.

Nous avons déjà dit, en parlant du développement prématuré des ovaires, que ces organes, alors même qu'ils ne révélaient leur puissance par aucun des signes ordinaires de la puberté, la révélaient du

moins par leur participation à hâter l'accroissement de l'économie entière. Les mêmes phénomènes se montrent aussi quelquefois, à l'âge de la puberté, chez de jeunes filles dont le système sexuel a trop peu d'activité pour établir sa prépondérance normale, et qui ont des dispositions à acquérir une grande stature; leur accroissement rapide semble user à son profit tous les efforts de la sexualité; leur taille, très-élevée avant qu'elle soit parée des attributs caractéristiques de la femme, ressemble beaucoup à celle de l'homme par les dimensions et le manque d'inclinaison du bassin, les proportions entre la colonne vertébrale et les membres pelviens, le développement et les saillies musculaires; les caractères sexuels se prononcent peu et difficilement; l'utérus reste petit, et n'excrète qu'avec peine et en petite quantité le fluide menstruel; les mamelles prennent peu d'accroissement, etc.

Ici se présentent à la fois les effets du développement prématuré des ovaires sur un individu ayant encore besoin de prendre de l'accroissement, et les effets du développement tardif de ces mêmes organes : les besoins de l'économie ont absorbé le produit de l'innervation sexuelle, et cette innervation n'a pu agir que plus tard et infructueusement sur les organes qui étaient destinés à porter le cachet de la puberté. Les femmes ainsi constituées ne diffèrent pas seulement des autres femmes par les caractères physiques, le moral se rapproche aussi de celui de l'homme; elles ont un caractère plus décidé, un esprit plus èntreprenant, préfèrent dans leur jeunesse les jeux des garçons à ceux des personnes de leur sexe, les occupations actives et pénibles aux ouvrages d'aiguille, montrent peu de propension au mariage, et quand elles ont quelque penchant amoureux, cette impulsion est parfois tellement contre nature, que l'on pourrait se croire en droit de douter de la nature de leur sexe. On peut constater, comme dans le cas de développement tardif des ovaires, la petitesse de l'utérus, son peu d'aptitude à la sécrétion menstruelle, les désordres et les maladies qui peuvent en être les corollaires; car nous devons le noter ici, quelque faible que soit l'influence du mo-

limen, s'il ne produit pas l'écoulement par les voies habituelles, il cause toujours des accidents plus ou moins intenses, et, comme dans les cas dont nous avons parlé précédemment, diverses affections splanchniques peuvent en être l'effet. Chez une jeune fille, morte à l'âge de dix-huit ans, qui avait acquis une taille de plus de 5 pieds à l'âge de la puberté, et qui pourtant ne présentait extérieurement aucun des signes caractéristiques de cette phase de la vie, M. Dugès trouva à la nécropsie des tubercules dans le poumon, de fortes adhérences des plèvres, et une matrice très-petite; les règles, qui avaient paru à seize ans, ne s'étaient renouvelées que dix mois après. Ce fait, du reste, vient confirmer notre assertion sur le développement de l'économie sous l'influence des ovaires sans la participation de la matrice, et sans que les caractères sexuels soient prononcés.

Quand la sexualité, quoique faible, n'est pas neutralisée par un accroissement trop rapide, on peut trouver encore des traces de ses bienfaits sur les organes dépendant du système génital; mais ces caractères sont peu prononcés, et l'économie n'est que faiblement stimulée: aussi les individus sont-ils, pour l'ordinaire, d'une santé faible, lymphatique, à peau fine, blanche, unie et diaphane; les organes génitaux agissant peu sur le développement somatique, la fibre musculaire reste molle et flasque; l'estomac, sans énergie, élabore mal les matériaux de la nutrition; l'assimilation est lente, la circulation peu active, la respiration faible, l'innervation impuissante, l'utérus très-petit; l'écoulement menstruel n'a pas lieu, ou du moins ne s'établit que très-difficilement, et ne reparaît que très-irrégulièrement. Comme les ovaires n'ont que peu d'énergie, il arrive souvent que l'époque menstruelle se passe sans évacuation, et sans causer le moindre trouble dans les autres fonctions. Nous avons eu occasion de donner des soins à une jeune personne ressemblant au type dont nous retraçons les caractères. Cette personne voit passer jusqu'à trois et quatre fois l'époque de ses règles sans éprouver la moindre indisposition, sans que l'état leucorrhéique, qui est permanent chez elle, soit augmenté,

mais qui éprouve des accidents assez graves lorsque le sang est mis en jeu, et que l'écoulement ménerrhéique doit paraître. L'apparition des règles est souvent précédée, chez ces femmes, de douleurs abdominales, de flux muqueux, de désordres nerveux, hystériques ou épileptiformes qui disparaissent après l'évacuation périodique. Elles ont, en général, peu de propension pour le mariage, conçoivent difficilement, ne portent que très-péniblement et rarement jusqu'à terme le fruit de la conception. Leur caractère est, en général, doux et mélancolique, l'imagination peu hardie, l'intelligence obtuse; elles sont peu actives, paresseuses même, et redoutent le mouvement. C'est chez elles que l'on voit plus particulièrement survenir, à l'époque de la puberté, la chlorose, les scrofules, le scorbut, etc..... Ce sont des constitutions sur lesquelles la thérapeutique n'a que peu de prise, et qu'un traitement hygiénique approprié et longtemps prolongé a peine à modifier. Quelques-unes trouvent dans le mariage une source de santé, mais l'excitation des organes de la génération, qui produit chez celles-ci une révolution si favorable, n'a, pour d'autres, aucun résultat avantageux, et le défaut de développement à l'époque voulue influe malheureusement sur leur santé à toutes les époques de la vie.

Lorsque l'évolution des organes de la génération se fait normalement chez des individus scrofuleux, elle peut, suivant le cas, suivant la durée ou l'intensité de la maladie, modifier l'état du sujet. Si la maladie s'est déclarée depuis peu, ou si, datant de quelques années, elle a été traitée convenablement, et si l'individu ne vit pas dans des conditions propres à entretenir le vice scrofuleux, l'intervention de la sexualité pourra avoir des effets curatifs, ou du moins ne pas aggraver l'état morbide; mais si, au contraire, la maladie, datant de l'enfance, n'a pas été enrayée dans sa marche par des soins hygiéniques ou médicamenteux, si elle est entretenue par le régime et l'insalubrité de l'habitation des malades, non-seulement la révolution génitale n'aura aucun effet curatif, mais encore elle pourra déterminer tous les désordres dont le vice scrofuleux constituait la prédisposition. C'est dans ce cas que l'on voit coïncider avec le développement

des organes sexuels les engorgements des glandes cervicales, inguinales et mésentériques, les tubercules dans les poumons, le goître, les tumeurs blanches, les luxations spontanées, les abcès scrofuleux ; les ligaments et les membranes articulaires sont engorgés ; les os longs, altérés dans leur structure, s'engorgent, se tuméfient, et peuvent s'enflammer, soit que l'inflammation prenne son point de départ dans les extrémités articulaires elles-mêmes, soit qu'elle s'y propage en débutant par les ligaments et les membranes articulaires, et la carie en est la suite la plus ordinaire. Les os du bassin, les vertèbres surtout, sont souvent le siége de pareilles dégénérescences, et ce sont ces lésions qui donnent le plus souvent lieu aux abcès par congestion. L'engorgement sanguin du système osseux, les altérations dans sa structure et sa composition, s'opposent à l'assimilation et à la résorption; aussi est-il très-lent à se séparer des attributs qui doivent le caractériser sexuellement ; quelquefois même il semble y avoir arrêt de développement, et l'individu reste avec des formes indécises ; mais le plus souvent l'influence sexuelle triomphe de ces obstables, en ce sens que la colonne vertébrale prend son accroissement normal, que le bassin élargit ses diamètres, et que les cols des fémurs tendent à prendre leur obliquité caractéristique, etc..... Mais l'état de mollesse des os, leur composition gélatineuse, leur défaut de consistance enfin, ne leur permet pas de supporter le poids des parties dont il forme la base, et de résister à certains efforts musculaires : de là les diverses variétés de déviations dans la colonne vertébrale, de vices de conformation dans le bassin. On pourrait en dire autant pour les déviations causées par le rachitisme. Lorsqu'un individu arrive à l'âge de la puberté avec des dispositions à cette maladie, ce qui est rare, on voit cette maladie prendre alors une marche décidée, affecter la majeure partie du système osseux, et principalement la colonne vertébrale et le bassin, les déviations survenir, comme dans le cas précédent, par le défaut de consistance des os dont la composition est encore plus gélatineuse.

Il n'est pas nécessaire pourtant qu'il y ait manque d'harmonie entre

les organes génitaux entre eux, entre ces organes et l'état somatique, pour que l'évolution sexuelle donne lieu à des variations morbides dans la manière d'être de la jeune fille; et bien des accidents que nous venons de signaler à propos de chacune de ces disproportions organiques peuvent être produites sans ces causes. Chez des personnes bien portantes, l'influence directe de l'évolution sexuelle, exagérant l'état physiologique, peut produire sur les centres nerveux les désordres que nous avons signalés. Cela se conçoit si l'on fait attention aux changements qui s'opèrent dans le cerveau. En effet, l'excitation qu'il reçoit d'un sang plus plastique et plus abondant, l'ampliation de ses vaisseaux, les sensations de nouveau genre que lui transmettent les organes génitaux à l'état d'éveil, les perceptions, les préoccupations amoureuses qui le stimulent et tendent à le congestionner, la faculté de percevoir exaltée, enfin l'accroissement rapide du cervelet, qui semble avoir tendance à dépasser les limites de ses rapports avec la cavité périphérique, peuvent être cause de ces désordres.

D'autres causes encore, telles que l'état nerveux, une frayeur subite, des spasmes de l'utérus, l'impression du froid, une affection morale vive, l'abus de l'onanisme entretenant une irritation leucorrhéique, un amour contrarié, enfin des causes qui ne s'offrent pas aux investigations du physiologiste, et qui n'ont aucun rapport avec les variétés de conformation organique dont nous nous sommes occupé, peuvent produire des effets analogues. Nous devons dire aussi que souvent le défaut d'évolution des organes génitaux dépend de la constitution de l'individu, de sa santé, de son mode d'éducation physique et morale; mais n'oublions pas, d'autre part, que ces organes exercent la plus heureuse influence lorsqu'ils parviennent à s'émanciper : quelle que soit la santé de l'individu, l'établissement de la puberté est la meilleure médication que l'on puisse désirer ; si, dans ces cas particuliers, elle occasionne des désordres graves et irréparables, elle offre, en compensation, des bienfaits incalculables. C'est ainsi que l'on voit des individus chétifs, pâles et souffreteux, avant d'avoir subi l'influence sexuelle, prendre une santé florissante après l'évolution du

système génital; c'est surtout après la régularisation des menstrues que l'on voit disparaître les affections herpétiques chroniques ou phlegmasiques dont l'apparition avait coïncidé avec le développement du molimen mensuel, et les névroses auquel il avait donné lieu; le somnambulisme, le cauchemar, les convulsions, la danse de Saint-Guy, les spasmes, la catalepsie, l'épilepsie, et diverses autres affections. Pour les jeunes filles qui, même avant l'époque de la puberté, jouissaient d'une bonne santé, l'intervention de la sexualité est encore un bienfait; lorsqu'elle s'est prononcée et qu'elle a modifié le plus avantageusement possible pour la conception, la parturition et la lactation, l'économie de la femme, la santé se raffermit encore, et le système génital, qui, depuis son réveil, avait attiré sur lui les richesses de l'innervation et de la nutrition au détriment des autres parties de l'organisme, rend bientôt la valeur du tribut qu'il avait prélevé sur leur redevance; il réagit promptement sur l'économie entière, la tonifie et la stimule; et chaque partie, obéissant à cette impulsion, se hâte de sympathiser et de s'harmonier avec lui, et les troubles fonctionnels qui peuvent dépendre des organes sexuels n'ont plus trait au travail d'évolution.

Influence des organes génitaux sur le moral, après l'établissement des facultés sexuelles.

Le moral, après avoir subi les vicissitudes de la puberté, les alternatives de liberté et de servage, de gaieté et de mélancolie, de lucidité et d'aberration, le moral se rassied, l'imagination se calme, l'intelligence devient nette, et les facultés semblent avoir secoué le joug que le système génital en travail faisait peser sur elles; mais elles n'ont fait qu'éviter un écueil, nombre d'autres restent encore imprévus. En effet, la femme entre dans une carrière toute nouvelle pour elle, elle est appelée à une existence si différente de la vie qu'elle a vécu, si différente de son premier état, que son *moi* d'autrefois semble n'être plus le *moi* actuel. Elle est arrivée à cette époque

de la vie où commence réellement son rôle de femme; ses organes générateurs jouissent désormais de la plénitude de leur force: autant ils étaient calmes et impassibles dans la première période de la vie, autant maintenant ils sont actifs et impressionnables; autant ils étaient oubliés, autant ils réveillent de sympathie; leur réaction sur le système nerveux a fait naître l'amour, et ce sentiment, expression du besoin de concourir à la conservation de l'espèce, fait tourner les pensées de la femme vers ce besoin impérieux; il ne saurait en être autrement. Les organes génitaux sont le siége de besoins, d'appétits qui se renouvellent sans cesse; le point de départ de sensations dont la stimulation sur l'organe qui préside à la génération se propage au cerveau réveille l'imagination, sollicite la volonté, et laisse après elle des impressions en vertu desquelles le cerveau peut, par la faculté qu'il a de reproduire les sensations, réagir directement sur l'organe sensitif, et y réveiller des besoins semblables à ceux qui l'ont impressionné. Ce sont autant de données dont s'enrichit l'intelligence de la femme.

Elle analyse les émotions qu'elle éprouve, et se rend compte des sentiments qui se passent en elle, et cet amour instinctif qui l'entraînait vaguement et à son insu vers l'autre sexe, elle le raisonne maintenant, l'étudie, le médite, et le fait bientôt passer à l'état de désir, c'est-à-dire de tendance approuvée par la volonté. Ici encore le moral est subordonné à l'influence physique: sans cesse obsédé par ces préoccupations, il est bientôt asservi; les centres nerveux exaltés réagissent avec énergie sur le sens génital, entretiennent les organes dans l'état d'éveil, leur appétit est stimulé, et, comme on l'a dit, *le besoin d'engendrer tourmente la nature.* Dans cet état, l'imagination de la jeune femme se crée mille tableaux séduisants, toutes ses pensées roulent sur un même objet, son intelligence y est absorbée tout entière; elle ne rêve, elle ne voit que le sexe dont l'organisation, dans les vues de la nature, est le complément de la sienne; ce sexe s'individualisera bientôt; elle appliquera son amour à un seul être, elle

fera un choix, et cet individu sera, non pas nécessairement un de ceux que sa famille, sa position, les convenances sociales, lui désignent, mais celui qui, dans une circonstance donnée, aura, par sa manière d'être, captivé son attention, impressionné son imagination, et laissé dans sa pensée un souvenir en harmonie avec les sentiments qui l'émotionnent, en rapport avec ses rêves de jeune fille. L'objet de son choix pourra n'offrir aucune des qualités personnelles propres à lui garantir le bonheur que toute jeune fille entrevoit dans l'avenir; pourtant elle persistera, elle aimera encore... Ses organes sexuels maintiennent dans le servage ses facultés réflectives, et l'individu qui la captive n'est pas la cause, mais l'occasion de son amour. Quels que soient sa position sociale et ses intérêts, quelque puissantes que soient les passions qui se mettent en opposition avec son penchant, la raison qui la dissuade, la perspective du détriment qui doit en résulter pour elle, si ces convenances ne peuvent pas concorder avec son amour, et l'empêchent de le légitimer, elle sacrifiera les convenances à son amour, dira *oui* dans son cœur, et pourra, sous le plus léger prétexte, fouler aux pieds tous les obstacles moraux qui l'empêchent de participer à l'accomplissement des vœux de la nature, la conservation de l'espèce: *Conjugium vocat, hoc prætexit nomine culpam.* Pourtant cette jeune femme qui sacrifie tout à son amour avait reçu une éducation large et morale. Élevée dans une religion féconde en promesses et en menaces, elle avait appris à mériter l'effet des unes et à craindre d'encourir la rigueur des autres, à étouffer ses penchants naissants. On lui avait montré du doigt des femmes tombées qu'on regardait avec dérision et mépris, qu'on flétrissait et qu'on taxait de déshonneur, que la société répudiait, et qu'elle-même ne voyait qu'avec dégoût. Pourquoi donc est-elle tombée comme elles? Nous l'avons déjà dit: l'intelligence est asservie par les organes de la génération à l'état d'orgasme, elle juge, elle condamne, et pourtant elle est impuissante. L'amour est de toutes les passions celle qui se ploie le moins aux caprices des sociétés, celle dont les allures sont le moins raisonnées, celle qui reçoit le plus directement son impulsion

de l'organisme. Quels que soient les obstacles que la civilisation lui oppose, la rigueur de ses lois, ses menaces de réprobation, elle a toujours des unions à condamner ou à tolérer; et, convenons-en, les lois et les exigences de la société ont toujours été et sont encore en opposition avec les exigences de la nature; toutes les sociétés, comme tous les siècles et toutes les générations, ont protesté par les faits contre la valeur des combinaisons et des règles auxquelles les législateurs voulaient soumettre l'instinct de reproduction. En effet, les instincts ne se civilisent pas; il est vrai que quelques-uns, privés d'organes spéciaux qui les stimulent directement, peuvent rester en quelque sorte assoupis pendant une vie entière, ayant besoin pour se révéler d'une occasion qui parfois ne se présente pas. Mais il n'en est pas ainsi de l'organe de l'instinct génital: il est sous la dépendance d'organes instigateurs qui le tiennent sans cesse à l'état d'éveil, lui font prévenir l'occasion; c'est un instinct conservateur... Aussi devait-il entrer en lutte avec les facultés réflectives, dont l'élasticité se prête à toutes les modifications sociales, aux lois en opposition directe avec ses priviléges, et la lutte devait être peu favorable à l'ordre établi, puisque la société, pour soutenir ses prétentions, n'a que des lois arbitraires, de pure convention, variables suivant les mœurs, les pays et les religions, à opposer aux lois immuables de la nature, lois ayant leur source dans l'organisme, dans la force de destination des organes générateurs.

Aussi les obstacles moraux, comme les obstacles d'intérêt, dont les familles entravent les projets amoureux des jeunes filles, sont-ils souvent superflus, ou même funestes. Ils irritent l'imagination, exaltent l'amour au plus haut degré, excèdent la portée et les forces de la volonté, et il peut en résulter de graves désordres dans le système nerveux: l'irritation du système céphalo-rachidien, l'hystérie, la nymphomanie, la catalepsie, peut-être même l'épilepsie; des désordres dans l'intelligence, la folie, la manie ou les diverses espèces de monomanies. *Sævus amor docuit natorum sanguine matrem commaculare manus.* Ces accidents seront plus ou moins durables, suivant que l'on mettra

plus ou moins de retard à satisfaire l'amour contrarié ; mais pour peu qu'ils aient duré longtemps, ils deviendront peut-être irréparables. Nous sommes loin de vouloir tirer de ces données des conclusions contre les règles de morale dont la société nous prescrit l'observance ; nous disons seulement pourquoi elles sont impuissantes.

L'orgasme des organes générateurs n'exerce pas moins d'influence sur le physique de la femme. On connaît les funestes résultats de l'onanisme, on sait qu'il peut provoquer l'arrêt du développement somatique, en concentrant l'afflux du sang et la nutrition sur les organes sexuels, et en causant une grande perte d'innervation, qu'il peut produire l'épuisement, la consomption et la carie vertébrale, la nymphomanie, l'altération des centres nerveux, l'affaiblissement des sens, la perte de la vue, etc. ; mais c'est surtout dant les maladies que la surexcitation sexuelle devient funeste à l'individu. Chez les personnes atteintes de maladies chroniques viscérales, l'altération profonde des organes importants de la vie de conservation, l'érotisme, la cohabitation ou l'onanisme, produisent de graves désordres par la réaction qu'ils sollicitent d'abord vers le siége de la maladie, et par la dépense de cette somme d'innervatiou si nécessaire au maintien de la frêle existence des malades. Ces excès les plongent bientôt dans une prostration telle, que souvent ils meurent plutôt de consomption résultant de la perte nerveuse qu'ils ont faite, que de celle qu'a produite leur maladie. Cet état d'orgasme, qui arrive plus souvent qu'on ne pourrait le croire, même dans les maladies sérieuses et surtout pendant les convalescences, aggrave considérablement l'état des malades, lors même que l'affection est bénigne. Nous connaissons une jeune dame qui, dans le cours d'une pleurésie pendant laquelle nous lui avons donné des soins, eut plusieurs fois des spasmes érotiques ; lorsque ces accidents lui arrivaient, l'amélioration qui s'était montrée pendant quelques jours cessait subitement, la prostration des forces succédait au mieux précédemment constaté, et le pouls augmentait, pendant dix-huit ou vingt-quatre heures, de dix à quinze pulsations ; la peau devenait sèche et brûlante, la soif plus vive, et la malade éprouvait la sensation d'une

lassitude douloureuse dans les lombes : il n'est pas douteux que, dans certains cas, de pareilles secousses ne puissent produire des accidents plus sérieux.

Quelquefois, pourtant, l'excitation des organes génitaux peut avoir des effets curatifs, contribuer, par exemple, à hâter le développement des phénomènes de la puberté en retard : aussi, dans ces cas, prescrit-on, comme moyen, les lectures romanesque, les bals, les spectacles et la société des personnes de l'autre sexe, c'est-à-dire l'influence de l'imagination sur la sexualité. Certaines maladies qui ne comportent pas de lésions organiques graves et qui dépendent de l'inertie des organes sexuels, quelques cas de chlorose, par exemple, sont très-heureusement modifiées par l'excitation produite par les rapports sexuels. On cite des cas de nymphomanie calmée par le même moyen. Quelques auteurs prescrivent, dans les accès d'hystérie, l'excitation du système sexuel par la titillation clitoridienne, moyen trop insolite pour entrer dans la pratique générale, et pour être érigé en précepte, mais dont l'efficacité est un fait. Enfin, même dans quelques maladies chroniques d'organes essentiels à la vie, lorsque l'organisme est dans un état de souffrance et d'atonie auquel participent les organes génitaux, le réveil discret de ces organes, par la présence d'un individu aimé, a quelquefois une réaction heureuse, du moins momentanément. Quelques faits, et la connaissance de quelques particularités de ces faits nous portent à admettre que l'amélioration ne tenait pas à une coïncidence, mais bien au réveil des organes génitaux.

Influence de l'utérus et des ovaires malades sur les menstrues ; origine de cet écoulement.

Nous avons déjà vu que le molimen menstruel, lorsqu'il tendait à établir l'écoulement périodique, s'accompagnait de phénomènes physiques et moraux plus ou moins inquiétants et plus ou moins persistants, suivant la durée de la résistance de l'utérus, suivant les cas particuliers dans lesquels il se prononçait. En suivant cette phase

périodique de la vie de la femme hors de l'influence du développement sexuel, nous retrouverons souvent les mêmes phénomènes, diversement nuancés, suivant que les difficultés qui y avaient d'abord mis obstacle persisteront ou seront atténuées, et suivant les modifications survenues dans les organes pendant l'exercice des fonctions sexuelles. Avant d'entamer directement cette question, nous nous demanderons si l'état particulier où se trouve la femme, avant et pendant les règles, a pour but spécial de produire l'écoulement menstruel, ou si cet écoulement n'est qu'un résultat accessoire du travail de l'organisme tendant à un autre but?..... Nous ne serions pas éloigné d'admettre cette dernière idée: en effet, la périodicité ménorrhagique n'a lieu que pendant la vie sexuelle de la femme, et encore dans le cas où la femme est susceptible d'être fécondée. En outre, le système génital est dans l'état d'orgasme, la sensibilité est plus exquise, l'excitation plus prompte, et la tendance vers l'autre sexe plus prononcée. Ces phénomènes seraient-ils nécessaires, s'il ne s'agissait que de l'évacuation de quelques onces de sang, et n'indiquent-ils pas, dans les circonstances où ils surviennent, opportunité et besoin de fécondation? N'est-ce pas cet état de besoin, cette espèce d'irritation, cet orgasme enfin qui provoque la congestion et l'entretient dans la sphère sexuelle? Et ces douleurs, ces picotements dans les seins, cet éréthisme, etc., qui précèdent la turgescence dont ils deviennent le siége, et qui ne paraissent pas, par exemple, dans une hémorrhagie utérine, ne sont-ils pas une irradiation sympathique, un avertissement de l'état des organes génitaux vers les glandes mammaires, qui doivent aussi prendre part à la conservation de l'espèce? Outre les variations qu'on peut observer dans la respiration, la circulation et les sécrétions; dans l'état du tube digestif dont les besoins sont tantôt augmentés ou diminués, et tantôt pervertis, on doit encore remarquer la profonde impressionnabilité du système nerveux sensitif, et les modifications de l'intellect. Les femmes mêmes chez lesquelles la phase périodique s'établit sans efforts et sans souffrance, n'échappent pas toujours à ces modifications: chez quelques-unes, les sens sont tellement exaltés,

qu'elles sont obligées de s'isoler et de s'enfermer pour éviter des sensations douloureuses; chez d'autres, le moral est totalement changé: leur caractère naturellement doux et bienveillant devient tout à coup irascible, acariâtre, inconstant; elles semblent tourmentées d'un besoin vague que réveille l'orgasme des organes génitaux, et qui les plonge dans un état de rêverie capricieuse; la raison semble pervertie, l'esprit de contradiction domine; elles sont injustes, sévères à contre-temps, parfois même cruelles. Cette perversion de l'intelligence est portée au point que, pendant toute la durée de l'écoulement périodique et de ses symptômes précurseurs, quelques femmes sont véritablement monomaniaques, ou mêmes folles; chez toutes, enfin, le moral est plus ou moins affecté.

En présence de semblables faits, nous ne saurions admettre que cette révolution si profonde est causée par l'écoulement de quelques onces de sang, lentement distillé dans l'intervalle de deux, quatre ou huit jours, surtout quand nul obstacle ne s'oppose à sa libre émission. Notons que c'est aussi après cette période, après les règles, si l'on veut, qu'elles conçoivent plus facilement; c'est peut-être encore le moment où la volonté céderait plus facilement à la sollicitation des organes génitaux, et que la vertu de la femme se laisserait plus facilement égarer. Un autre fait s'accomplit donc, plus grand dans les vues de la nature: le travail qui s'opère chez la femme a pour but de disposer les organes générateurs à l'acte de la fécondation, la réaction sur le moral, de solliciter la volonté de l'individu en faveur du besoin qu'éprouvent les organes, et les règles sont le résultat de cette disposition, résultat de la perfection opérée par ce travail; sorte d'exagération de la force sexuelle, elles s'établissent d'autant mieux que cette disposition a été plus parfaite: aussi les femmes dont les règles sont le plus laborieuses et le moins abondantes sont-elles les moins aptes à être fécondées, et les plus disposées aux fausses couches.

Si nous descendons quelques degrés de l'échelle zoologique, nous trouverons des analogies propres à conforter l'opinion que nous avons émise: là, en effet, nous retrouverons la périodicité avec des symp-

tômes analogues à ceux que nous avons signalés pendant la menstruation chez la femme. Chez les femelles des mammifères qui sont susceptibles d'être fécondées, et suivant l'espèce, cette périodicité sera variable; mais on la trouvera toujours, elle sera annuelle, semestrielle, trimestrielle, etc.: nous la trouverons mensuelle chez la plupart des espèces que l'ascendant de l'homme a réduites à l'état de domesticité; et si nous étudions en détail l'état de ces animaux, lors de ces retours périodiques, nous remarquerons l'orgasme des organes de la génération, les parties externes plus colorées et tuméfiées, l'excrétion des urines plus souvent provoquée, les mucosités des voies génitales sécrétées avec beaucoup plus d'abondance et s'écoulant hors de la vulve, les mamelles gonflées, quelquefois douloureuses, la sécrétion du lait modifiée dans ses qualités et dans sa quantité, etc. L'influence des organes de la génération surexcités produit aussi chez ces animaux de puissants effets sur les centres nerveux. L'instinct génital réveille et stimule vivement leur sorte d'imagination: aussi, ils deviennent inquiets et turbulents, cherchant et appelant le sexe mâle; leurs yeux deviennent hagards et brillants. Autant ces animaux étaient doux et patients, autant ils sont farouches; ils ont perdu cette docilité qui les soumettait aux volontés de l'homme, et leur tendresse pour leurs petits est parfois remplacée par une brutalité qui fait peu d'honneur à leurs sentiments maternels. Tout en eux annonce l'exaltation, et jusque dans leurs songes, on peut voir qu'ils poursuivent quelque chimère amoureuse. Leur instinct n'étant pas combattu par une raison qui résiste, une pudeur qui lutte, ces animaux cherchent et provoquent les approches du mâle, suivent l'impulsion de la nature, et ne sont soumis au retour périodique de l'orgasme génital qu'autant qu'ils n'ont pas été fécondés. On ne saurait méconnaître ici l'influence de cette période d'excitation organique sur la reproduction; et quand les règles seraient au nombre des phénomènes qui signalent cette époque, ce ne serait pas moins dans le but de la fécondation que cette phase s'accomplirait. Du reste, si nous examinons de ces animaux dont l'organisation se rapproche encore davantage de celle de l'homme,

nous trouverons chez quelques espèces, lors du retour périodique de l'orgasme sexuel, tous les phénomènes dont nous venons de nous occuper, et de plus, un véritable écoulement sanguin qui ne saurait être considéré, dans ce cas, comme le but de la phase périodique, mais bien comme un symptôme de celle-ci.

Admettant donc qu'il en est ainsi pour la femme, nous oserons hasarder, mais avec toute la circonspection possible, notre opinion sur certaines causes de brusque interruption du cours des menstrues. Les règles étant le corollaire de l'exaltation de la force sexuelle, d'une manifestation du besoin de fécondation, si cette exaltation vient à cesser, les règles devront cesser aussi. Maintenant quelles sont les causes qui peuvent faire cesser cet état du système sexuel?

En première ligne, nous placerons la fécondation elle-même: en effet, si pendant le cours des règles la femme vient à être fécondée, l'écoulement cesse aussitôt. Ne peut-on pas voir dans ce fait un résultat de la modification qu'ont éprouvée les ovaires?

En seconde ligne, nous placerons les causes qui peuvent réagir promptement sur le système de la vie organique, et y porter en quelque sorte le trouble et le désordre: telles sont la peur, la frayeur, qui n'est qu'une peur non raisonnée, l'impression du froid, la colère, la joie. Nulles causes, je pense, ne sont plus propres à faire cesser l'érotisme, l'exaltation des organes sexuels; et personne n'ignore que c'est une cause très-fréquente d'obstacle à l'apparition des règles, une cause de fréquentes interruptions dans leur libre écoulement.

Nous sommes loin de contester aux évacuations menstruelles leur grande importance, mais nous ne saurions leur accorder toute la prépondérance, toute la portée physiologique et pathologique qu'on leur prête généralement. Nous les considérons comme un fait important de la période cataméniale, mais non comme le motif de la révolution qui s'opère alors chez la femme. Leur présence est un symptôme de la bonne disposition des organes générateurs, et leur absence, un symptôme d'une modification quelconque dans l'état de ces organes,

et le pronostic de cette absence a une importance subordonnée à la nature de la modification qui la produit. Cette modification peut n'être que sympathique d'une affection siégeant hors de la sphère sexuelle. Dans le cas de ramollissement de tubercules, par exemple, les règles ne paraissent pas, parce que l'utérus et les ovaires sont plongés dans un état d'inertie dépendant de leur participation aux dépenses de suppuration, de la diminution de la nutrition, de l'imperfection de l'hématose. La plupart des lésions chroniques graves des organes essentiels à la vie agissent d'une façon analogue. On pourrait en dire autant de l'épuisement produit par une maladie quelconque, par les privations, la mauvaise alimentation, l'excès de travail, le chagrin, les dépenses excessives d'innervation, une suppuration abondante. Dans des cas semblables, la suppression des règles, loin d'être funeste à l'individu, lui est au contraire favorable, et n'est en réalité qu'une suppression de dépenses, qu'un pas de moins vers le marasme, quoique, comme signe, elle soit d'un pronostic fâcheux.

L'aménorrhée ne saurait encore avoir d'importance pathologique autre que celle des symptômes, dans les cas où les ovaires sont malades primitivement. En effet, dans les cas d'atrophie, d'inflammation chronique, de tubercules, d'hydatides des ovaires, d'hyposthénie, de dégénérescence quelconque de ces deux organes, toutes maladies neutralisant les forces sexuelles qui mettent les règles en jeu, l'aménorrhée ne saurait être à redouter. Le molimen ne se manifestant pas, l'économie ne ressent pas le besoin d'évacuation, et se trouve à l'abri des réactions morbides. C'est bien différent lorsque la suppression des règles dépend directement de l'inaptitude de l'utérus à sécréter le sang menstruel, et que les ovaires conservent leur intégrité. Les affections utérines qui peuvent causer cette inaptitude sont nombreuses: on peut signaler, entre autres, les antéversions et rétroversions, l'antéflexion et la rétroflexion de cet organe, l'inflammation aiguë ou chronique, l'induration de son tissu à la suite de ces maladies, l'imperméabilité de ses vaisseaux capillaires, l'engorgement chronique, la présence d'un polype dans sa cavité, diverses affec-

tions ; le squirrhe, l'inflammation de la membrane interne, les contractions spasmodiques, les contractions provoquées par des injections froides, astringentes, etc... Si, disons-nous, les ovaires conservent leur intégrité pendant ces maladies, et qu'ils exercent leur influence périodique, le molimen, ne pouvant produire l'écoulement par les voies habituelles, déterminera une vive réaction sur un ou plusieurs points de l'économie, et pourra donner lieu à des accidents infiniment variés. Cette réaction s'établit le plus souvent sur une membrane muqueuse, et y détermine une hémorrhagie supplémentaire : cette hémorrhagie se fait par les narines, par la membrane muqueuse des bronches, de l'estomac, du rectum, par la vessie, les parois du vagin, le méat urinaire, par une plaie ; enfin, *per omnia corporis humani emunctoria viam sibi aperit.* D'autres fois cette réaction détermine des congestions ou même des inflammations vers les organes splanchniques, le foie, le poumon, la rate, les méninges, le cerveau ; mais elle se portera de préférence vers ceux de ces organes qui seront déjà malades, ou disposés à la devenir. Diverses affections de la peau peuvent aussi en être la suite: l'érysipèle. l'eczéma, le purpura, l'acné, le lupus, l'herpès, le lichen, etc... Quand ces désordres se sont une fois établis, la tendance ménorrhagique vers le point qui en est le siége les maintient, lors même que du côté de l'utérus tout obstacle à l'écoulement cesse d'exister. Une dame à laquelle nous avons donné des soins avait, pour ne pas se priver du plaisir d'aller dans le monde, pris l'habitude de supprimer ses règles au moyen d'injections d'eau froide dans le vagin, lorsqu'elles coïncidaient avec un jour de divertissement. Sa coquetterie y trouva d'abord son compte : la réaction qui s'établit du côté de la face lui prêtait de vives couleurs, en faveur desquelles elle oubliait un peu l'état de malaise et la céphalalgie qu'elle éprouvait. Après avoir ainsi joué avec sa santé un certain nombre de fois, elle s'aperçut que la rougeur de la face disparaissait moins vite, puis persistait de plus en plus, se dessinait autour du nez, envahissait les joues ; un *varus gutta rosea* avait envahi la face ; elle avait usé une prodigieuse quantité de topiques, lorsqu'elle sut que la maladie qui la désolait était le

résultat de ses imprudences. Elle n'eut garde de continuer, et le mal diminua; mais quoi qu'on ait pu faire, on n'a pu la guérir entièrement, et la rougeur de la face se renouvelle aux époques du retour des règles, et persiste pendant une quinzaine de jours. Notons aussi qu'à l'époque où cette maladie s'établit, elle commença à avoir des attaques d'hystérie qui se renouvellent encore de temps en temps.

Quoi qu'il arrive, pourtant, il y a toujours congestion du côté de l'utérus, et l'affection qui existait déjà peut s'aggraver ou se compliquer d'une autre maladie. C'est peut-être sous l'influence de cette congestion que l'engorgement, simple d'abord, devient squirrheux; mais, sans aucun doute, le squirrhe, aussi bien que la métrite, l'engorgement, les polypes, le cancer, trouvent dans cette congestion la principale source de leurs progrès; c'est encore par le moyen de cette congestion qu'une métrite vient souvent compliquer quelques maladies dont nous venons de parler, et d'autres encore, telles que les diverses flexions, les antéversions et rétroversions utérines.

Enfin les obstacles au libre écoulement des menstrues peuvent causer ou déterminer toutes les maladies nerveuses que nous avons signalées à propos de l'imperfection de l'utérus en coïncidence avec le développement complet des ovaires. Nous devons signaler surtout la manie et la folie, maladies qui se lient si souvent aux difficultés de la menstruation. Nous devons aussi noter que souvent la résorption suffit pour réparer les désordres qui avaient tendance à se développer sous l'influence des obstacles que l'utérus met au libre écoulement des menstrues.

Si les vices de conformation et les maladies de l'utérus sont les causes les plus fréquentes de ménoxénie, ils ne sont pourtant pas les seuls : ainsi, une affection siégeant dans une partie éloignée, un érysipèle à la face, un vésicatoire, peuvent dériver vers eux le flux menstruel, et s'enflammer davantage, ou suppurer plus abondamment à l'époque des règles, sans qu'il y ait obstacle du côté de l'utérus; mais ces particularités n'entrent pas dans notre sujet.

Influence des ovaires malades sur les caractères sexuels et sur le moral.

L'extirpation, l'atrophie complète, ou toute dégénérescence qui détruit les ovaires en totalité chez la jeune femme après l'établissement des facultés sexuelles, la privent bientôt de ses prérogatives : la menstruation cesse, les mamelles et l'utérus s'atrophient, le sens génital s'affaiblit, et la fécondité est éteinte pour jamais ; les formes arrondies font place aux formes anfractueuses, aux saillies musculaires, qui sont elles-mêmes plus tard nivelées par un embonpoint plus marqué. La voix prend un timbre plus mâle, la charpente osseuse se modifie, comme on le voit même chez les vieilles femmes qui n'ont cessé d'éprouver l'influence de la sexualité qu'à une époque de complète maturité, c'est-à-dire à l'époque ordinaire de l'âge critique. La physionomie perd ces traits, cette finesse qui caractérise la femme, pour revêtir un aspect indéfinissable et repoussant de vieillesse anticipée. Ces modifications sont les analogues de celles qu'on peut observer sur les animaux domestiques que la spéculation soumet à la mutilation des organes reproducteurs, sur les plantes devenues stériles par défaut de fécondation, et qui, par suite, subissent des changements dans leur aspect, leur composition, leur forme et les phases de leur existence. Mais il est telles altérations des ovaires qui produisent des effets plus insolites sur les animaux, et qui trouvent pourtant encore leurs analoguès dans l'espèce humaine.

On a vu des poules faisanes, devenues stériles, revêtir la livrée du mâle, prendre ses allures et lui ressembler au point de mettre les plus experts en défaut sur la nature de leur sexe. On a vu des femelles de canard changer également leur plumage, et singer leur mâle jusqu'au point de tenter l'acte de la copulation, et en imiter le cérémonial avant, pendant et après, dans tous ses détails, excepté sans doute dans la réalité. On peut voir tous les jours dans nos basses-cours des poules, jeunes encore, cesser de pondre, chercher à imiter le chant du coq, prendre ses éperons, caricaturer ses allures et jusqu'à ses caresses auprès des au-

tres poules, devenir belliqueuses et jalouses des faveurs accordées au sexe dont elles ne sont, en effet, que la caricature. Si ces femelles dégradées peuvent encore pondre, leurs œufs sont aussi dénaturés que les organes qui les ont produits, et n'ont tout au plus que le cinquième du volume de l'œuf ordinaire, et ne contiennent, en général, que de l'albumine: c'est ce qu'on a fabuleusement appelé des *œufs de coq*. L'instinct de reproduction et de maternité préside si peu à cette ponte de ces œufs, que les poules s'en débarrassent, comme d'un corps étranger, au premier endroit venu, et n'en prennent pas plus de soin qu'un coq qui les aurait pondus. Si l'on cherche la cause de cette métamorphose, l'anatomie la montrera, non pas dans toutes les lésions des ovaires, la destruction, la dégénérescence, par exemple, mais coïncidant avec un état particulier d'atrophie qui les laisse subsister en partie, ou avec un état de phlogose qui les rend incapables de remplir les fonctions auxquelles les destinait la nature. Si l'on y remarque encore quelques ovules, ce ne sont que des rudiments dénaturés, qui, préexistant à la maladie, en ont subi les effets, et donnent, quand par hasard ils se détachent, occasion à ces œufs avortons dont nous venons de parler. Ces organes, en perdant la faculté de sécréter des ovules, ont acquis celle de stimuler le cerveau à l'instar des organes spermatiques, et d'en modifier l'innervation de manière à produire sur l'économie des phénomènes analogues; aussi s'opère-t-il une véritable métamorphose dans les caractères somatiques, l'instinct général et les habitudes: ces femelles tournent au mâle.

Ces faits, quoique pris dans un degré de l'échelle zoologique éloigné de l'espèce humaine, ont, avons-nous dit, leurs analogues chez la femme: cela ne paraîtra pas étonnant si l'on se souvient que dans le règne animal les extrêmes se confondent par l'intermédiaire des monstruosités. Nous verrons plus tard, qu'à partir de l'âge critique, c'est-à-dire de l'époque où les ovaires cessent d'être fertiles, les femmes perdent peu à peu les formes caractéristiques de leur sexe, de sorte qu'on n'en trouve plus de traces, dans un âge avancé, sur les parties du squelette qui, durant l'exercice des fonctions génitales, portaient

l'empreinte spécifique du cachet de la sexualité : le bassin, la direction des cols du fémur, ne diffèrent plus en rien de celui de l'homme. La lèvre supérieure, le menton, sont parsemés d'une véritable barbe : c'est un pas vers la fusion des deux sexes. En général, ces modifications sont d'autant plus prononcées, que les femmes ont été surprises plus jeunes par la cessation des fonctions sexuelles.

Nous avons vu, d'autre part, qu'un développement imparfait des ovaires, lors de la puberté, donnait à certaines femmes, non-seulement les formes viriles, les goûts pour les professions d'homme, mais encore un penchant dépravé pour les personnes de leur sexe.

Les phrénologistes ont cherché à expliquer cette préférence insolite de quelques individus pour les personnes de leur sexe par la ressemblance qu'ont certains organes cérébraux avec ceux du sexe opposé. Nous sommes loin de nier cette monstruosité organique, mais nous croyons que souvent elle doit être le résultat sympathique d'une lésion des organes essentiels à la sexualité ; la théorie nous y conduit. Si l'influence de ces organes peut donner à une région du cerveau telle ou telle conformation, il est logique de penser que cette conformation sera modifiée, lorsqu'ils réagiront d'une manière différente ; quelques faits viennent à l'appui.

Une femme de quarante ans, affligée de cette infirmité immorale, et que j'ai traitée dans le cours d'une gastro-entérite aiguë, n'a éprouvé de sales penchants pour son sexe et n'a vu croître sa barbe qu'à la suite d'une ovarite qu'elle eut à l'âge de trente-cinq ans, et qui lui fit garder le lit pendant deux mois. Quoique cette femme ait une bonne santé et assez d'embonpoint, les règles ne paraissent pas, les seins sont flétris, et la voix a un timbre grave et rauque.

Nous avons eu occasion de disséquer aux amphithéâtres de la Pitié, une femme de quarante à quarante-cinq ans, morte de pleurésie chronique dans le service de M. Louis, et qui dans les salles avait fort mauvaise réputation sous le rapport de ses goûts sexuels. Cette femme avait la

lèvre supérieure couverte d'une moustache rude et épaisse; le menton était paré de barbe de même nature, qui s'étendait jusqu'aux angles de la mâchoire; l'ovaire droit présentait tout au plus le tiers du volume ordinaire, et la place du gauche, que l'on ne put pas reconnaître, était occupée par une masse assez compacte de matière méliceriforme contenant des débris de fœtus. L'utérus, quoique bien configuré, était au-dessous des dimensions ordinaires. L'ensemble extérieur du cadavre ressemblait plus à celui d'un homme qu'à celui d'une femme.

Nous ne prétendons pas nier non plus que l'éducation et l'habitude du vice ne puissent modifier les organes cérébraux qui président à l'instinct sexuel, et suggérer à certains individus des goûts contre nature. Il est notoire que cette dépravation se rencontre chez des créatures qui non-seulement ne présentent aucun caractère somatique extraordinaire, mais encore aucune altération notable du côté des organes sexuels; mais ce sont des résultats d'une cause dont nous n'avons pas à nous occuper; nous ne signalons que les résultats pathologiques dont la cause est dans les ovaires.

L'ovarite aiguë ne modifie pas primitivement les caractères de la sexualité, et n'a sur l'économie d'autre mode de réaction immédiate que celui de toute affection aiguë des organes splanchniques. Ce n'est que sous la médiation des lésions qu'elle laisse après elle qu'elle fait naître les phénomènes de physiologie pathologique dont nous nous sommes occupé.

Influence de l'utérus malade.

Les affections utérines bornées à cet organe, lorsqu'elles ne mettent pas d'obstacle à la menstruation, et quelle que soit leur durée, ne semblent pas réagir spécialement sur les caractères sexuels, et ne causent de désordres dans l'économie qu'à l'instar des maladies des autres organes splanchniques, c'est-à-dire relativement à la

nature de la maladie, à la position que l'organe occupe, au rôle qu'il a à remplir. Ainsi la métrite chronique, les ulcérations du col ou de la cavité de la matrice, n'ont pas d'autre mode de réaction sur l'économie, que toute autre partie souffrante et suppurante. L'hyposthénie, le renversement de la matrice, prédisposeront à l'hémorrhagie, et ces pertes n'auront pas d'effets plus funestes qu'une hémorrhagie nasale qui donnerait la même quantité de sang. La hernie de la matrice pourra être étranglée, et donner lieu à la plupart des désordres que l'on observe dans les cas d'étranglement de hernies entériques, épiploïques, etc.

Par rapport à la position de l'utérus et au voisinage de certains organes, quelques affections peuvent produire des phénomènes particuliers. Dans l'antéversion, qu'elle soit produite par un engorgement de la partie antérieure, par le développement d'un polype dans l'épaisseur de cette paroi, par le relâchement du tissu cellulaire qui fixe ses annexes, par une grossesse interstitielle, ou par toute autre cause, etc.; dans l'antéversion, disons-nous, l'utérus, s'appuyant, d'une part sur le sacrum, de l'autre, sur le pubis, outre les obstacles qu'il trouve à excréter le sang menstruel, et les accidents qui peuvent en résulter, occasionne l'accumulation des matières fécales, une constipation habituelle, des douleurs lors de la défécation, par la pression qu'il exerce sur le rectum. Son fond, appuyé sur la vessie, peut comprimer divers points de ces organes, et provoquer des besoins fréquents de micturition pendant les premiers degrés de la maladie, la dysurie, et même l'ischurie lorsque l'antéversion devient complète; enfin l'état de gêne où se trouve l'utérus, la pression qu'il supporte, peuvent donner lieu à l'irritation de la muqueuse du col, à des ulcérations, à la leucorrhée, à des symptômes hystériformes, à l'inflammation de tout l'organe, et parfois à son extension à la vessie, au rectum, aux ovaires. Les nerfs sympathiques de l'utérus et des ovaires sont tiraillés, et causent des douleurs qui pourraient faire croire à d'autres affections, telles que le lumbago, la néphrite, une lésion des nerfs sciatiques. Les douleurs qui partent du col appuyé sur le rectum lors de la dé-

fécation pourraient faire croire à une lésion de ce dernier organe; enfin l'antéversion est une cause de stérilité; on pourrait trouver les mêmes résultats dans la rétroversion. Dans le cas d'introversion, l'utérus offrant un cul-de-sac dans lequel descendent les viscères abdominaux peut donner lieu, par le resserrement du col, à une hernie étranglée interne. Ce sont là des phénomènes purement mécaniques. Dans leur nombre, on peut comprendre la stérilité causée par la métrite aiguë propagée aux trompes, et ayant provoqué l'obstruction de ces tubes capillaires.

Quelques affections de l'utérus exercent pourtant sympathiquement une influence *sui generis* sur l'économie. Un polype développé dans la cavité de la matrice donne lieu au développement hypertrophique de cet organe, d'autant plus prononcé que le polype est plus volumineux : la malade éprouve la plupart des symptômes de la grossesse, nausées, vomissements, dégoût de certains aliments, goûts dépravés pour d'autres, envies, suppression menstruelle, développement des glandes mammaires, etc.

Dans leur début, quelques maladies chroniques graves, lorsqu'elles ne se sont pas encore accusées par des douleurs vives et prolongées, ou par la désorganisation et la suppuration de la portion utérine sur laquelle elles siégent, produisent sur l'économie une réaction dont les phénomènes semblent du plus heureux augure. Sous la médiation du squirrhe de l'utérus, quelques femmes semblent prendre plus d'embonpoint, leur gorge se développe, leur teint devient frais et fleuri, et l'illusion, compagne de l'apparence, vient les leurrer du plus flatteur espoir. Quelques maladies fongueuses de la matrice, avantageusement modifiées par l'excision des végétations, causes de l'hémorrhagie et de l'épuisement, donnent lieu, lorsqu'elles se renouvellent, aux mêmes présages flatteurs et décevants.

Nous avions fait entrer dans le plan de cette dissertation l'influence de l'utérus, pendant la gestation, sur l'état physiologique de la femme; mais les limites dans lesquelles doit se restreindre une thèse ne nous permettent pas d'insérer un si long chapitre, et nous trouvons, dans

la rédaction que nous en avions faite une réflexion (sophistique peut-être) qui nous console du regret de présenter un sujet incomplet : c'est que, pendant la grossesse, ce n'est ni l'utérus ni les ovaires qui produisent les nombreux phénomènes qui la caractérisent, mais bien l'état particulier où se trouve la femme, la grossesse, enfin ; car une grossesse extra-utérine péritonéale produit les mêmes phénomènes généraux que la grossesse utérine.

Age critique ; influence de l'utérus et des ovaires sur la production des maladies de cette époque.

On entend, par âge critique, cette période de la vie où les organes de la génération, chez la femme, deviennent impropres à la reproduction, où la menstruation cesse, où la réaction sexuelle commence à ne plus se faire sentir. La femme ne voit arriver cette époque qu'avec terreur, prévenue des accidents nombreux et variés auxquels son sexe est exposé, et comme avertie instinctivement qu'elle va perdre la plus belle de ses prérogatives, celle de se reproduire.

Les auteurs ne sont pas encore d'accord dans leur manière d'envisager l'âge critique comme cause des maladies, et sur le pronostic que l'on doit en porter. Les uns prétendent qu'il est funeste, à cause de la suppression d'une évacuation habituelle ; d'autres pensent que son intervention est de bon augure, parce qu'alors les organes cessent d'être soumis à une excitation irritante, cause des maladies nombreuses dont ils deviennent le siége. Nous pensons que chacune de ces opinions doit être admise avec la restriction qui lui est nécessaire. En effet, de même que la puberté ne s'opère pas dans les mêmes conditions pour toutes les jeunes filles, l'âge critique n'arrive pas de la même manière pour toutes les femmes : comme la puberté et la menstruation s'établissent avec harmonie et sans accidents chez quelques jeunes filles, de même les phénomènes de l'âge critique se montrent sans trouble et sans danger pour quelques femmes ; beaucoup de jeunes filles souffrent pour être réglées, beaucoup de femmes souffrent pour cesser

de l'être. Les raisons que nous avons données pour l'explication des phénomènes morbides ou non de la puberté, nous conduisent, par l'analogie, à l'interprétation de ceux de l'âge critique, et sont pour nous un moyen de conciliation des opinions divergentes dont nous venons de parler.

Les fonctions des organes génitaux ne cessent pas brusquement, mais par le passage lent et gradué de l'état d'activité à l'état de repos. Lorsque l'inertie des ovaires vient à coïncider avec l'inaptitude de l'utérus, à sécréter le sang menstruel, ou que les ovaires perdent primitivement leur influence spécifique, la cessation de la menstruation et des autres fonctions sexuelles doit, d'après nos principes, arriver sans causer de troubles dans la santé, comme sous l'influence du développement simultané et bien harmonié de l'utérus et des ovaires, les phénomènes de la puberté s'établissent sans désordre; et ceux qui considèrent la ménopausie comme un présage heureux auront raison. Mais il peut arriver que l'utérus, dont l'intégrité est si précaire, devienne capable d'opérer la sécrétion menstruelle avant la cessation du molimen, c'est-à-dire avant que les ovaires, principaux agents des phénomènes sexuels et de la menstruation, aient perdu leur influence spécifique. Alors l'obstacle à l'évacuation encore nécessaire occasionne sur divers organes des phénomènes de réaction semblables à ceux que nous avons signalés en parlant des maladies de l'utérus comme obstacle à la menstruation. Quelques phénomènes particuliers doivent pourtant être notés : ainsi, lorsqu'un écoulement sanguin s'établit sur une muqueuse pour suppléer les règles normales, ce n'est plus spécialement vers les parties supérieures, les narines, les bronches, par exemple, comme il arrive chez la jeune fille, mais sur les muqueuses plus voisines du siége habituel de la fluxion; aussi les hémorrhoïdes et l'hématurie sont-elles plus communes que les hémoptysies, l'hématémèse. A l'époque climatérique, quelquefois on voit reparaître des maladies qui s'étaient développées sous l'influence du molimen menstruel lors de la puberté, et qui n'avaient pas reparu depuis la régularisation menstruelle. Les seins semblent parfois aug-

menter de volume, et lorsqu'il arrive que ces organes sont le siége de quelque germe de maladie, il se développe rapidement sous l'influence de la réaction qu'y exerce le molimen enrayé, et le squirrhe de ces glandes marche rapidement à l'ulcération.

Les accidents généraux de l'âge critique se montrent plus particulièrement chez les femmes dont l'utérus, irrité par le libertinage, altéré par les maladies qui en sont la suite, devient plus rapidement incapable d'obéir à l'influence sexuelle qui survit encore. Et les auteurs qui regardent l'âge critique comme funeste ont raison à leur tour. A mesure que les ovaires perdent leur force de réaction, les phénomènes morbides qui en dépendent, qui n'ont pas été poussés jusqu'à la dégénérescence des organes, disparaissent peu à peu, l'instinct de reproduction s'éteint, et les maladies qui surviennent plus tard sur ces organes reconnaissent d'autres causes.

L'apparition et la cessation des menstrues sont les indices des deux grandes époques dans la vie de la femme. L'apparition, présage heureux et témoignage de force, ouvre à la femme l'avenir, tandis que la cessation, nouvelle de disgrâce et de déchéance, l'invite à chercher son bonheur et son avenir dans ses œuvres du passé. Elle a rempli la tâche que lui imposait la nature; elle est devenue mère; elle a créé, et les jours qui lui restent à vivre sont destinés à polir son œuvre. L'avenir n'est plus pour elle; et quand elle espère et qu'elle sourit à cet avenir, c'est la nature qui applaudit à la perfection de son œuvre, à la génération issue de sa fécondité. Pour elle, sa destinée individuelle est désormais de voir lentement s'user, et successivement se rompre les liens qui attachaient encore à la vie un organisme dont la nature ne demande plus la coopération, et d'attendre, veuve de ses prérogatives de femme, que la mort individuelle, succédant à la mort sexuelle, vienne l'avertir qu'il est temps de faire place à la génération qui la presse.

QUESTIONS

SUR

DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

I.

Qu'est-ce qu'un parenchyme ?

Après avoir longtemps médité cette question dans sa généralité, et avoir étudié ce qu'on appelle parenchyme, dans les feuilles, dans les fruits, dans les jeunes pousses des végétaux, dans le foie, la rate, le poumon, le rein, le cerveau, le pancréas et les glandes salivaires des animaux, nous avons cherché, entre le parenchyme végétal et le parenchyme animal, l'analogie qui pourrait nous fournir les caractères généraux d'une définition, et, dans notre embarras, nous nous sommes dit : Qu'est-ce qu'un parenchyme ?

Nous occupant du parenchyme végétal spécialement, nous avons trouvé, dans les ouvrages de physiologie végétale, que le parenchyme était essentiellement composé de tissu cellulaire; que tout tissu qui n'était pas fibreux, était parenchymateux. Cherchant alors les rapports qui pouvaient exister entre le tissu non fibreux de certains fruits, ceux des rosacées drupacées, par exemple, et ceux des graminées, entre la cariopse de cette dernière famille et les feuilles des *sedum, crassula, mesembryanthemum*, etc., et ne trouvant pas dans leur organisation ou leur composition de caractères assez positifs

pour oser définir, nous nous sommes encore demandé : Qu'est-ce qu'un parenchyme ?

Restait le parenchyme animal. Si l'on trouve beaucoup d'analogie entre le pancréas et les glandes salivaires, on en trouve bien peu entre les autres parties du système dit parenchymateux. Quelle analogie de structure entre le tissu propre du foie et de la rate ? entre le rein et le poumon ? entre le poumon, le cerveau et la glande tyroïde ? Pour toute analogie, nous trouvons que les organes parenchymateux sont dépourvus de fibres, caractère négatif incomplet; et, forcé de regarder le mot parenchyme comme l'x de la définition, nous attendons, pour résoudre la question, que nous rencontrions un OEdipe auquel nous puissions demander :

Qu'est-ce qu'un parenchyme?

II.

Quelles sont les maladies qui peuvent simuler la hernie inguinale ? Indiquer le diagnostic différentiel.

On appelle hernie les tumeurs formées autour d'une cavité aux dépens des organes contenus dans cette cavité, sortis en tout ou en partie par une ouverture normale ou accidentelle de ses parois. — La hernie inguinale est celle qui se fait entre l'épine iliaque antérieure et supérieure, et le tendon inférieur du muscle droit de l'abdomen, au-dessus du ligament de Fallope. Elle peut avoir des points de départ différents, et différents points de sortie ; elle peut même rester au-dessus de l'anneau, caractères qui constituent diverses variétés de hernies inguinales. — La hernie inguinale externe ou oblique est celle qui parcourt le canal inguinal dans toute sa longueur, pour aller se

loger dans les bourses chez l'homme, et dans l'épaisseur des grandes lèvres chez la femme. Elle peut être étranglée au niveau de l'anneau supérieur dans l'étendue du canal, dans les bourses, au niveau de l'anneau externe, par cet anneau lui-même. — La hernie inguinale qui s'est reproduite plusieurs fois, à des intervalles éloignés, peut avoir plusieurs sacs, le plus ancien, le plus inférieur.—Les éléments du cordon spermatique peuvent être dissociés par la hernie, qui en pénètre la masse d'avant en arrière, l'éparpille de façon que le testicule se trouve à la partie antérieure, les vaisseaux et le canal déférent occupant divers points de la périphérie. — L'artère et les veines épigastriques sont au côté interne du collet de la hernie oblique; les organes déplacés contractent, dans certains cas, des adhérences avec les bourses. — Les organes herniés ne sont pas toujours contenus dans un sac : la hernie inguinale externe peut, lorsqu'elle est ancienne et volumineuse, perdre son obliquité caractéristique, et simuler la hernie directe.

Chez la femme, la hernie inguinale a des enveloppes moins nombreuses et moins fortes que chez l'homme : le sac est ordinairement bilobé. — Chez la femme, la hernie inguinale peut quelquefois ne pas se loger dans l'épaisseur de la grande lèvre, descendre vers la partie supérieure de la cuisse, et simuler la hernie crurale. — La hernie inguinale se produit plus souvent à droite qu'à gauche. — Dans la hernie inguinale congénitale, les organes herniés sont le plus souvent dépourvus de sac proprement dit, et se mettent en contact immédiat avec l'enveloppe péritonéale du cordon et du testicule. Elle peut se montrer chez des individus de tout âge.—La hernie congénitale contracte souvent des adhérences avec la tunique vaginale, qui lui sert de sac.— Chez le fœtus, la hernie congénitale peut descendre dans les bourses, laissant le testicule en arrière vers la fosse iliaque, dans le canal, ou auprès, et en avant de l'anneau externe.— La tunique vaginale peut contenir des organes herniés, contenus eux-mêmes dans un sac : c'est la hernie congénitale enkystée.— La hernie congénitale enkystée ne peut se produire qu'après l'oblitération récente de l'orifice

de la tunique vaginale. La femme, surtout dans le bas âge, est sujette à une espèce de hernie inguinale congénitale. — La hernie inguinale directe diffère de la hernie oblique par son point de départ, la brièveté de son trajet, sa forme, ses rapports avec le cordon spermatique et le canal inguinal, avec les vaisseaux épigastriques, par le nombre de ses enveloppes, par la position qu'elle occupe tant qu'elle n'a pas acquis un grand volume, par sa moindre fréquence. — Elle peut sortir par l'anneau, passer par une éraillure de l'aponévrose du grand oblique, quelquefois simuler la hernie crurale. Elle peut se faire à travers une éraillure de l'arcade crurale. — La hernie inguinale, qu'elle soit oblique ou directe, peut ne pas franchir les limites que lui oppose l'aponévrose du grand oblique, et se développer dans le canal et l'épaisseur des parois abdominales : c'est la hernie interstitielle. — La hernie intersticielle envoie quelquefois un appendice à travers l'anneau. — Les rapports de la hernie interstitielle varient suivant qu'elle est oblique ou directe, petite ou volumineuse, oblique ordinaire ou oblique congénitale. — La hernie interstitielle peut être congénitale enkystée. — La hernie inguinale s'échappe quelquefois par une éraillure de l'aponévrose du grand oblique, soit qu'elle ait d'abord suivi le commencement du canal, soit qu'elle se soit frayé une route anormale au pourtour de l'anneau interne. — Le ligament de Gimbernat peut aussi se laisser érailler, et donner passage à la hernie inguinale. — Le même individu peut être affecté de plusieurs hernies inguinales à la fois. Le volume de la hernie inguinale varie depuis la grosseur d'une olive jusqu'à la dimension de deux têtes d'adultes et plus, c'est-à-dire qu'elle peut n'être formée que d'une anse intestinale, d'une petite partie de l'épiploon, ou se composer de presque tous les viscères abdominaux. — Les cas les plus nombreux de hernies énormes s'observent chez l'homme, et sont des hernies inguinales. — Les organes que l'on trouve le plus souvent dans la hernie inguinale sont : l'intestin grêle, l'épiploon gastro-colique, le cœcum, et le colon iliaque. Il est bien rare de rencontrer le cœcum dans une hernie inguinale gauche,

et le colon iliaque dans une hernie inguinale droite. — Dans la hernie inguinale externe, le testicule est en arrière de la tumeur, rarement en avant; dans la hernie congénitale, il est englobé dans la tumeur. — La hernie inguinale congénitale apparaît brusquement, et arrive au fond des bourses aussitôt qu'elle apparaît, ayant son plus grand diamètre transversal au sommet des bourses. — La hernie oblique ordinaire se prononce graduellement, n'arrive que lentement dans le scrotum, présente une masse pyriforme, dont le plus large diamètre correspond à la partie inférieure des bourses. Le testicule est placé en arrière, rarement en avant. — Dans la hernie interstitielle congénitale, on trouve le testicule dans le canal au-dessous de l'anneau. — La hernie directe, moins susceptible d'accroissement rapide que la hernie oblique, se présente sous la forme d'une tumeur arrondie, non pédiculée, partant directement de l'abdomen, ayant le cordon spermatique et l'artère épigastrique à son côté externe; on la réduit par une pression directe d'avant en arrière, et l'on peut, en introduisant le doigt à travers l'ouverture qui lui donne passage, sentir en dehors les battements de l'artère épigastrique. — La hernie inguinale simule quelquefois la hernie crurale chez la femme, par sa position au-dessus du ligament de Poupart, et en dehors de l'épine du pubis, le contraire ayant lieu dans la hernie crurale. — L'épiploon hernié, devenu squirrheux, et laissant le testicule libre de toute adhérence, n'offrant pas à la pression la douleur caractéristique du testicule, ne pourra pas être pris pour un sarcocèle.

Dans l'hydrocèle, la tumeur se développe de bas en haut, n'augmente de volume, ni par la toux, ni par l'attitude verticale; elle est fluctuante, indolente, parfaitement unie dans ses contours, presque toujours pédiculée entre son sommet et l'anneau. — L'hydrocèle enkystée du cordon est transparente, circonscrite, irréductible; mais l'hydrocèle du cordon qui se prolongerait au-dessus de l'anneau, dans le cas où la transparence serait douteuse, et le testicule au-dessus de l'anneau, pourrait mentir une hernie interstitielle; pourtant l'irréductibilité de la

tumeur ferait du moins soupçonner la fluctuation, ferait soupçonner la nature de la maladie. — La fluctation, la transparence, et l'absence des gargouillements lors de la réduction, suffisent pour faire distinguer l'hydrocèle congénitale d'une hernie de même nature. — Si le testicule est arrêté au-dessus de l'anneau, son absence dans les bourses, son volume, sa forme, sa sensibilité spécifique, le feront reconnaître, et s'il est accompagné d'une anse intestinale et de sérosité qui fassent procidence au devant de l'anneau, la position horizontale réduira l'hydrocèle sans bruit; la pression fera rentrer la hernie avec gargouillement, le testicule seul restera avec ses caractères. — Le phlegmon sous-aponévrotique des parois abdominales ne peut ressembler à la hernie étranglée que par les vomissements et la constipation qu'il pourrait déterminer; il conservera, du reste, ses caractères propres, et n'en aura aucun autre qui soit commun avec l'étranglement.

Le phlegmon du conduit spermatique présente une tumeur allongée, circonscrite, dure, rénitente, et très-douloureuse, coïncidant avec l'absence des troubles fonctionnels du canal digestif. — Le sarcocèle a un pédicule rétréci qui le sépare de l'anneau ; mais, quand bien même ce signe n'existerait pas, par suite de la propagation de la maladie au cordon, l'irrégularité et la dureté de la tumeur, son poids, la douleur particulière dont il est le siége quand on le comprime les douleurs lancinantes qui le traversent par intervalles, suffiraient pour le caractériser. — Le varicocèle augmente par l'attitude verticale, les efforts, la toux, et disparaît par la pression. — Dans le cas de varicocèle simulant la hernie, si on réduit la tumeur, et, qu'exerçant une forte pression, on fasse marcher le malade, la tumeur se développe et dénonce la nature de la maladie.—Dans l'orchite blennorrhagique, la tumeur est pédiculée, le testicule plus volumineux, dur, sensible, accessible au toucher, qui peut le parcourir dans toute son étendue; l'épididyme gonflée est le siége de douleurs tensives. — Le bubon sera distingué de la hernie par sa forme arrondie, sa dureté, son irréductibilité, ses signes inflammatoires, et l'absence des symptômes

d'étranglement. — La fluctuation uniforme de l'abcès par congestion, les symptômes de carie vertébrale qui l'ont précédé, la possibilité de réduire une partie de la tumeur, en mettant un obstacle au retrait du reste du liquide, qui alors devient une tumeur circonscrite, fluctuante, qu'on peut réduire ensuite, et reproduire, quoiqu'on exerce au niveau de l'anneau interne ou de l'ouverture herniaire abdominale une pression capable de contenir les intestins, éloigneront l'idée d'une hernie.

Le pronostic de la hernie étranglée est toujours grave. — La hernie congénitale externe est une des plus inaccessibles aux moyens chirurgicaux.—La hernie abrége la durée de la vie.Les—hernies obliques sont, en général, curables chez les enfants; mais la possibilité de la guérison radicale chez l'adulte est encore en question. — Le temps a fait justice de la castration du point doré, et de la suture royale, employée comme moyen de guérison radicale des hernies. — Le taxis, dans la réduction de la hernie inguinale, doit varier suivant que la hernie est oblique ou directe, ancienne ou récente. — Les réfrigérants, la position, la succussion podalique, peuvent aider beaucoup le taxis dans la réduction de la hernie étranglée.—Les moyens de contention varient suivant les circonstances : un brayer à pelote ovale pour les hernies obliques, à pelote ronde pour les hernies directes, à pelote excavée dans les cas de hernie interstitielle congénitale, le spica pour les enfants et pour certaines hernies des femmes. — Le brayer, pour contenir avantageusement la hernie oblique, et donner quelques chances de guérison, doit porter sur toute l'étendue du canal, appliquant la paroi antérieure sur la paroi postérieure, le milieu de la pelote ou sa partie la plus bombée correspondant à l'ouverture abdominale. — On ne doit recourir à la chélotomie qu'après avoir employé les moyens ci-dessus mentionnés. Le taxis forcé est une méthode dangereuse. — Quand la hernie a été réduite en bloc, et que l'étranglement persiste après la réduction, on doit provoquer la sortie de la masse réduite, et procéder à l'opération. — Les précautions les plus importantes pour cette opération consistent à éviter, pendant l'incision, de léser l'intestin ou les éléments

du cordon qui pourraient être éparpillés sur la tumeur, pendant le débridement, la lésion des vaisseaux épigastriques de l'intestin, du cordon spermatique. — La tunique vaginale se trouve quelquefois au devant du sac chez le jeune enfant, plus rarement chez l'adulte. — Dans les cas où l'on serait dans le doute sur la nature de la hernie, et, partant, sur la position des vaisseaux relativement au collet, on devrait, si l'on craignait une anomalie des artères voisines, toujours recourir au débridement multiple. — Si, dans la hernie congénitale, une anse d'intestin a contracté des adhérences intimes avec le testicule, il faut se contenter de débrider largement les points qui pourraient comprimer l'intestin, sans penser à réduire.— La hernie du cœcum, pour peu qu'elle soit ancienne, est irréductible. On doit se contenter de réduire les intestins contenus dans son sac latéral, et lui faire un débridement dont son ampleur puisse s'accommoder. — La gravité de la lésion des artères pourra être évitée si la hernie n'est pas étranglée par le sac, et qu'on puisse opérer le débridement en dehors de cette cavité.

III.

Influence électrique entre deux corps électrisés.

Deux corps dans l'état naturel ne présentent aucun phénomène d'attraction ou de répulsion qu'on puisse attribuer à l'éleetricité. — Un corps électrisé vitreusement ou résineusement attire un autre corps dans l'état naturel. — Deux corps chargés de la même électricité se repoussent. — Deux corps chargés d'une électricité différente s'attirent. — Si l'on met en rapport deux corps qui s'attirent, ils se repousseront aussitôt qu'ils seront en contact. — Les phénomènes d'attraction et de répulsion dépendent de la tension électrique. — Lorsqu'on met en rapport deux corps conducteurs isolés, dont l'un

seulement est électrisé, le corps non électrisé préalablement donne des signes d'électricité. — Si, après la manifestation de ces phénomènes, on vient à soustraire le corps non électrisé à l'influence du premier, il rentre dans son état naturel, et ne montre plus aucun caractère électrique. — Si, pendant qu'il est sous l'influence du corps électrisé, on touche une extrémité qui ne l'est pas, cette extrémité ne présentera plus aucun phénomène électrique; et si l'on vient à l'éloigner, on trouvera sur toute sa surface une seule espèce d'électricité, résineuse ou vitrée, suivant que celle qu'on aura enlevée aura été vitrée ou résineuse. — Il existe vers le milieu du corps soumis à l'influence électrique un point qui ne donne aucun caractère électrique. — L'intensité électrique dans le corps électrisé est d'autant plus prononcée vers son extrémité, que cette extrémité se trouve plus rapprochée du corps non électrisé. — Si le corps non électrisé n'est pas isolé, il ne présentera qu'une seule espèce d'électricité. — Le fluide naturel du corps primitivement électrisé est décomposé par l'électricité qui s'est révélée dans l'autre. — Si les deux corps sont chargés d'électricité différente, les deux fluides s'attirent et s'accumulent vers les deux extrémités rapprochées, et les extrémités opposées n'ont plus aucun caractère électrique. — Si, au contraire, les deux corps sont chargés de la même électricité, les extrémités rapprochées ne donneront aucun signe d'électricité, et la torsion électrique sera surtout prononcée aux deux extrémités opposées. — Deux pointes voisines, destinées l'une et l'autre à soustraire l'électricité d'un corps pour en charger celui qui les porte, détruisent réciproquement leur effet. — La tension électrique entre deux corps voisins qui s'attirent peut être assez forte pour vaincre la pression atmosphérique, et produire la réunion des électricités.

———

IV.

Des aphthes.

Les aphthes, variété de stomatite, se présentent sous forme de petites pustules aréolées à leur base, blanches ou grises, du volume d'un grain de millet, d'abord arrondies, puis se déprimant vers leur sommet, pour s'ulcérer graduellement et régulièrement du sommet à la base. — Les aphthes sont le plus souvent symptomatiques d'une irritation gastro-intestinale. Le suc et la fumée de tabac, pour les personnes qui y sont peu habituées, les poussières irritantes, la mastication de matières âcres et irritantes, peuvent faire développer les aphthes primitivement. — Les aphthes, chez les enfants (connus sous les noms de muguet, millet, blanchet), sont presque toujours symptomatiques d'une affection des voies digestives. — Les aphthes occupent plus particulièrement la partie interne des joues, les lèvres, les gencives, la partie antérieure du palais et de la langue. Les aphthes qui reconnaissent pour cause un agent chimique guérissent promptement. Le pronostic de ceux qui sont symptomatiques est subordonné à l'intensité de la maladie dont ils sont l'effet. — Quand les aphthes prennent une couleur brune ou noire, et qu'après leur ulcération ils excrètent des matières pultacées, et excitent une salivation abondante, ils peuvent réduire l'individu à l'épuisement, au marasme, et occasionner la mort. — Le muguet, chez les enfants, peut mettre un empêchement absolu à l'allaitement. — La présence des pustules aphtheuses dans les voies digestives n'est pas démontrée. — Les gargarismes, les collutoires émollients, secondés par les dérivatifs aux extrémités inférieures, suffisent pour guérir les aphthes primitifs, et pour aider la guérison de ceux qui sont combattus par le traitement de la maladie

dont ils dépendent. — Chez les enfants, l'habitation dans un local chaud, sec et aéré, le lait d'une bonne nourrice, le miel rosat comme collutoire, et. quand les pustules deviennent noires, le quinquina, la cautérisation, sont les moyens indiqués.

